

relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 327

MONTRÉAL

MAI 1968

PRIX 50¢

Martin Luther King

*M. Trudeau, le fédéralisme et
les Canadiens français*

Les syndicats de cadres. — II

*Quelques prérequis
au dialogue pastoral*

L'homme d'ici et le salut offert

SOMMAIRE

Mai 1968

Éditorial	137
<i>M. Trudeau, le fédéralisme et les Canadiens français.</i>	
Articles	
MARTIN LUTHER KING Luigi d'Apollonia	138
LES SYNDICATS DE CADRES:	
II. — <i>Exigences et caractères propres</i> . Gérard Hébert	140
POUR UNE MÈRE, AIMER, C'EST SE CULTIVER Claire Campbell	145
JE VOUS PRÉCÉDERAI EN GALILÉE . . . Raymond Bourgault	148
IL NOUS SUFFIT DE LE VOULOIR Joseph d'Anjou	151
QUELQUES PRÉREQUIS AU DIALOGUE PASTORAL DANS UN MONDE SÉCULARISÉ Yves Saint-Arnaud	152
L'HOMME D'ICI ET LE SALUT OFFERT Julien Harvey	154
UN LIVRE DISCUTÉ ET DISCUTABLE Georges Robitaille	156
Chroniques	
L'année de la foi à la radio: "Un train passe" . Emile Gervais	157
Le théâtre Georges-Henri d'Auteuil	158
L'Exécution. — Rhinocéros. — L'Orage. — La Mouette. — Un goût de miel.	
Au fil du mois 161	
"L'hémorragie de la vie française au Manitoba". — Le juge Arthur Laramée.	
Méditation: <i>Alléluias de mai</i> Paul Fortin	162
Avec ou sans commentaires	163
Le christianisme et les religions humaines (Henri de Lubac).	
Les livres	164
Notes bibliographiques	168
Ouvrages reçus	169

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi D'APOLLONIA, Gérard HÉBERT, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph D'ANJOU, Georges-Henri D'AUTEUIL, Robert BERNIER, Jacques COUSINEAU, René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Arthur RIENDEAU.

Rédaction et abonnements:

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-11. Tél.: 387-2541

Publicité:

Cie des Publications Provinciales Limitée

110, Place Crémazie (Suite 719), Montréal-11. Tél.: 384-6800

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année. Le numéro: \$0.50. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.



Bancardchek®

Le chèque garanti au crédit automatique

- Aussi bon que de l'argent comptant
- Procure \$500—et plus—de crédit automatique en cas de besoin
- Est garanti par la Banque de Montréal



Renseignez-vous à la succursale la plus proche.

Banque de Montréal

La Première Banque au Canada

Editorial

M. Trudeau, le fédéralisme et les Canadiens français

AINSI DONC, encore une fois, — la troisième depuis la Confédération, — un premier ministre canadien-français se fera à Ottawa le défenseur du fédéralisme et s'efforcera de gagner à son idée les membres des deux principales communautés linguistiques et culturelles du Canada. Après Laurier, après Saint-Laurent, Pierre-Elliott Trudeau, à son tour, entreprendra cette tâche vraiment herculéenne. Il l'a dit et répété au cours de sa campagne électorale, tout particulièrement dans l'importante et très sérieuse conférence qu'il a prononcée, le 2 avril, devant les membres réunis des Clubs Richelieu de la région de Montréal.

Après y avoir réaffirmé sa foi profonde dans ce système politique qui a nom le fédéralisme et qui, à son avis, est la formule convenant le mieux tant au Canada qu'au Canada français, M. Trudeau s'est adressé directement à son auditoire composé exclusivement de Canadiens français: "Ce que je propose, a-t-il déclaré, c'est que nous entreprenions dès aujourd'hui de jouer à fond le jeu du fédéralisme." Et pour cela, nous devons accepter "de mettre à l'épreuve ce fédéralisme canadien", non pas tant par des critiques, des spéculations intellectuelles ou l'échafaudage de solutions théoriques, que par l'action directe, "c'est-à-dire par une participation active, énergique, agressive même, à tous les aspects de la politique fédérale". Bref, a déclaré M. Trudeau, les Canadiens français doivent refaire "l'expérience fédéraliste, abordée avec une résolution nouvelle et les moyens nouveaux, les ressources nouvelles du Québec moderne".

Il y a soixante-quinze ans environ, Laurier et, il y a vingt ans, Saint-Laurent tenaient à leurs compatriotes canadiens-français exactement le même langage: Acceptez de jouer le jeu du fédéralisme, appuyez-vous à Ottawa, faites-nous confiance et l'avenir tant du Canada français

que du Québec est assuré. Mais le fédéralisme de Laurier a abouti à fixer pour longtemps au seul Québec les limites légales du Canada français, et celui de Saint-Laurent à engendrer l'une des plus fortes offensives centralisatrices jamais menées contre le Québec, "province comme les autres", disait ce premier ministre, offensive que M. Trudeau lui-même n'a pas craint alors de dénoncer.

De nouveau, aux oreilles des Canadiens français, retentit le vieux chant des sirènes: Reprenons l'expérience fédéraliste, dit M. Trudeau, et par notre active participation faisons-en, cette fois, un succès. Nous en sommes capables: "Comme Canadiens français, nous n'avons pas encore donné le quart de notre mesure véritable... Nous seuls savons de quoi nous sommes capables et le reste du pays sera saisi d'étonnement et d'admiration quand nous aurons enfin décidé de jouer le jeu à fond."

Jouer le jeu à fond! L'expression revient comme un refrain, sonne comme un reproche pour le passé et comme un appel pour l'avenir. Mais, est-il bien vrai que les Canadiens français n'ont jamais accepté de jouer à fond le jeu du fédéralisme? Sous Laurier comme sous Saint-Laurent, sous Mackenzie King comme sous Pearson, la province de Québec n'a-t-elle pas constamment envoyé à Ottawa et fourni au gouvernement au pouvoir le bloc le plus considérable de députés libéraux? Qui alors n'a pas joué à fond le jeu du fédéralisme: la population du Québec ou ses représentants à Ottawa?

Il paraît maintenant que cette situation va changer et qu'Ottawa est désormais disposé à jouer honnêtement ce jeu du fédéralisme. Du moins, on nous l'affirme. Mais, de quel fédéralisme? Depuis un siècle que dure la Confédération, les Canadiens français en ont expérimenté bien des sortes, mais jamais aucune qui leur ait donné la conviction d'avoir enfin justice, sécurité et liberté. Il en est résulté chez eux une crise de confiance dans le système ainsi que dans les hommes qui en font fonctionner les rouages.

Le fond du problème est là et ce doit être pour M. Trudeau et son équipe le premier des soucis: redonner confiance aux Canadiens français dans les institutions fédérales et dans les hommes qui les dirigent. Pour cela, il ne suffira pas qu'une charte des droits de l'homme garantisse aux individus canadiens-français le droit de parler leur langue partout au Canada: plus de quatre-vingts pour cent des Canadiens de langue française vivent au Québec et possèdent déjà cette garantie, on ne les apaisera pas par un amendement constitutionnel au bénéfice des minorités françaises des autres provinces. Ils veulent davantage, ils veulent, eux aussi, constituer une société "libre et juste", et ils veulent que cette société soit fondamentalement de langue et de culture françaises.

La question cruciale, en conséquence, qui se pose est la suivante: dans le fédéralisme de M. Trudeau, y a-t-il place pour cette société canadienne-française, libre et

juste, qui, pour le moment, n'a de chances de s'épanouir qu'au Québec? Si oui, M. Trudeau devra reconnaître, dans les faits comme en droit, que le Québec ne peut s'assimiler à aucune autre province, qu'il a des problèmes tout à fait différents et que, pour les résoudre, il a besoin d'un traitement spécial. Le plus vite le nouveau premier ministre aura accepté de se rendre à cette évidence et de prendre les mesures qui en découlent, et le plus vite il parviendra à redonner à ces Canadiens français — fort nombreux au Québec — la confiance qu'ils n'ont plus dans le fédéralisme servi au goût et à la mode d'Ottawa.

Nous lui souhaitons le courage et la force — il aura amplement besoin de l'un et de l'autre — de s'engager dans cette voie, la seule qui offre des possibilités de concilier dans la justice ces deux options fondamentales, à première vue si opposées: l'*option-Québec* et l'*option-Canada*.
20 avril 1968.

MARTIN LUTHER KING

LUIGI D'APOLLONIA, S.J.

LE SOIR DU 4 AVRIL Martin Luther King, apôtre de la non-violence, était assassiné. Il avait 39 ans.

J'ose dire qu'il fallait s'y attendre, étant donné ce qu'il y a dans l'homme. Lui-même d'ailleurs s'y attendait. Il savait qu'à tant défier et de si près la violence des hommes, leurs lois et leurs mœurs injustes, cette même violence sortirait de son repère et se tournerait contre lui. Martin Luther King avait "donné" sa vie. Il s'étonnait même de se trouver encore vivant¹. Son dernier sermon rappelait la valeur rédemptrice de la souffrance et de la mort. Et la veille de son assassinat, à Memphis, il disait au rallye en faveur des boueurs en grève: "Je ne sais ce qui m'attend... Comme tout le monde, j'aimerais vivre une longue vie... Mais ça ne fait rien. Je veux faire uniquement la volonté de Dieu... Je n'en veux à personne... Mes yeux ont vu la gloire de l'avènement du Seigneur."

Non, même s'il n'en savait ni le jour ni l'heure, on ne peut dire que la mort l'ait pris par surprise.

I — Serviteur du peuple

Pasteur et serviteur de Dieu, Martin Luther King était aussi serviteur du peuple. Non pas qu'il ait été le repré-

1. *Stride Toward Freedom* (New York, Harper, 1958), voir pp. 214-217, 222-224. Peu de temps avant sa mort, Harry Belafonte l'interrogeait à la télévision: "Craignez-vous pour votre vie?" "Non, pas vraiment," de répondre M. King, "je vis sous cette menace depuis 1956. Ce n'est pas la longueur d'une vie qui compte: c'est sa qualité."

sentant élu du peuple, mais il s'en était fait la voix, en dehors de tout parti politique et sans autre mandat, sur le plan temporel, que celui de son propre choix et de sa propre initiative. C'est du cœur et de la conscience qu'au milieu de situations criantes d'injustice naissent ces vocations de serviteur du peuple quand elles sont vraies car souvent l'inspiration du redresseur de torts, de l'éveilleur du peuple est impure. Plus souvent encore, de pure qu'elle était à sa source, elle devient, le long du parcours, impure et souillée par ses propres succès, les intérêts en jeu, les compromissions, les acclamations: on parle alors d'ivresse, de volonté de puissance, d'instinct de domination, de mystique qui se dégrade en politique.

La vocation de King surgissait d'un véritable dévouement au peuple et d'une authentique philosophie démocratique. La minorité noire devait être éveillée, la majorité blanche aussi; l'une de sa torpeur, misère et humiliation, l'autre de son indifférence, égoïsme et hypocrisie.

Tout commença pour Martin Luther King, le soir du 1er décembre 1955, quand madame Rosa Parks, 43 ans, couturière de son métier, refusa de céder sa place à un Blanc dans un autobus. Elle devait avouer plus tard qu'elle ne savait pas exactement pourquoi: "J'étais fatiguée, c'est tout! J'avais mal aux pieds..." On appela la police et madame Parks fut arrêtée, jetée en prison.

C'était à Montgomery, capitale de l'Alabama, où Martin Luther King, après de brillantes études classiques et théologiques¹ avait accepté sa première cure. Il monta en chaire: "Mes frères, dit-il de cette voix sonore dont le monde entier apprendrait bientôt à reconnaître les cadences et les accents bibliques, mes frères, si vous protestez avec courage, dignité, amour chrétien, quand, dans les générations à venir, on écrira l'histoire, on s'arrêtera ici et on dira: "Il y avait jadis un grand peuple — un

1. A Morehouse College, Crozer Theological Seminary et Boston University.

peuple noir — qui infusa un nouveau sens et une nouvelle dignité dans les veines de la civilisation.” Voilà le défi qu’il nous faut relever, voilà notre étonnante responsabilité.”

Le boycott des autobus fut décidé pour un jour, pour un autre jour, puis un autre, et un autre encore. Et ainsi de suite. Les Noirs furent mis sous arrêts, mis à la porte, mis à pied. Ils tinrent bon un jour, un autre jour, un autre jour encore, et ainsi pendant 382 jours — jusqu’à ce qu’un arrêt de la Cour suprême des États-Unis déclare anticonstitutionnels tous genres de ségrégation raciale dans les transports en commun. Ce fut un alléluia !

Le nom de Martin Luther King était sur toutes les lèvres. Du milieu de la population noire, un prophète s’était levé dont la population blanche avait besoin pour purger sa conscience, car c’est elle qui, dans les États du Sud, avait édicté les lois et ordonnances contraires à l’esprit et à la lettre de sa propre Constitution, toutes les lois et ordonnances qui, l’esclavage aboli, continuaient à interdire aux Noirs, “nés égaux”, les parcs, les hôtels, les restaurants, les plages, les clubs, les écoles et jusqu’aux églises et aux cimetières des Blancs, qui les reléguèrent en arrière dans les autobus, en haut dans les salles de cinéma, à part dans les trains, qui les spoliaient de leurs droits politiques et de leur part d’héritage par toutes sortes de subterfuges, de tergiversations, de dérobades.

Le goût de l’égalité allait venir à la population noire. Par une série de *sit-ins*, de *wade-ins*, de *pray-ins*, de marches, de pèlerinages, de manifestations, Martin Luther King libérera les ressentiments refoulés, les frustrations latentes, les colères rentrées et, canalisant leurs énergies spirituelles, donnera le premier grand exemple, vu en Occident, de l’usage possible dans le combat social des techniques de non-violence préconisées et appliquées par Gandhi contre le plus grand des empires.

Au printemps de 1963, on trouve de nouveau Martin Luther King dans l’État d’Alabama, cette fois à Birmingham. C’est le grand combat pour les droits civils mené avec les armes pures de la non-violence malgré les matraques, les chiens policiers, les boyaux de pompiers et un attentat à la bombe contre une église qui fit quatre morts — quatre petites filles. Le pays entier avait honte.

De Birmingham, on marcha sur Washington au mois d’août de la même année. On vint de partout, par train, autobus, avion, voiture, et cette fois-ci 60,000 Blancs s’étaient joints à 150,000 Noirs devant le *Lincoln Memorial*, pendant que des millions à la télévision voyaient cette foule chanter, en se donnant la main et en se balançant, l’hymne des droits civiques *We Shall Overcome*, emprunté à une vieille mélodie nègre, et cette même foule saluer de *Yes! Yes!* tout ce que disait Martin Luther King à sa manière frémissante, puis répondre par des applaudissements et des cris de joie à la désormais célèbre péroraison qu’il improvisa :

I have a dream... Je fais ce rêve qu’un jour, parmi les collines rouges de Georgie, les fils d’anciens esclaves et les fils d’anciens maîtres pourront s’asseoir ensemble à la table de fraternité.

Je fais ce rêve qu’un jour même l’Etat de Mississipi qui suffoque sous la chaleur de l’oppression sera transformé en une oasis de liberté et de justice. Je fais ce rêve.

Je fais ce rêve que mes quatre enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés selon la couleur de leur peau mais selon la valeur de leur caractère.

Je fais ce rêve aujourd’hui, je fais ce rêve qu’un jour, là-bas en Alabama, des petits garçons noirs et des petites filles noires pourront tenir par la main, comme des sœurs ou des frères, des petits garçons blancs et des petites filles blanches...

La réponse aux manifestations de Birmingham et de Washington fut l’adoption par le Congrès américain du *Civil Rights Act* de 1964 et la remise du Prix Nobel de la Paix. À 35 ans, le pasteur King, était le plus jeune de tous les lauréats de la Paix.

L’année suivante, ce fut la fameuse marche de Selma, ce défilé aux allures de carnaval où Noirs et Blancs, professeurs et étudiants, républicains et démocrates, marxistes et chrétiens fervents, prêtres, religieuses et anarchistes marcheront pendant quatre jours sur le Capitole à Montgomery où le gouverneur George Wallace avait juré qu’il ne tolérerait jamais la présence de King. Cette marche obtint l’adoption du *Voting Rights Act* de 1965.

Mais déjà dans les villes à l’ouest et au nord, à Watts, New York, Chicago, Détroit où les Noirs avaient émigré par grandes vagues en quête d’égalité et de l’Eldorado, de faux prophètes et de faux frères glorifiaient la violence, montraient le poing de la haine, invitaient les jeunes à mettre à feu et à sac leurs propres quartiers noirs, au cri de *Burn, baby, burn!* À l’intégration par la non-violence ils opposaient la ségrégation et le “Pouvoir noir”. Leur Prix Nobel de la Paix n’était qu’un “oncle Tom”. Celui qui plus que tout autre avait travaillé pour le *Civil Rights Act* et le *Voting Rights Act* et le *Open Housing Act* était méprisé comme un “blanchi” et un “collaborationniste”.

Les choses en étaient là quand Martin Luther King fut abattu d’un coup de feu.

II — Homme de douleurs

Dans une admirable *Lettre de la prison de Birmingham*¹ adressée à des pasteurs blancs plus soucieux, semble-t-il, de légalisme que de justice et qui, plus prudents que courageux, lui reprochaient son “extrémisme”, le pasteur King répondait que s’il fallait craindre d’aller “au-delà” de la vérité, il fallait craindre aussi de rester “en deçà” et que, pour sa part, les circonstances ne lui laissent pas d’autre choix que de se préparer à l’action directe, l’injustice raciale étant criante à Birmingham et les négociations absolument futiles. L’âme purifiée de toute rancœur, il offrait son corps comme moyen de placer la cause de la vérité et de la justice “devant la conscience des communautés locale et nationale”.

On aura reconnu le *satyagraha* de Gandhi, qui veut dire littéralement “s’accrocher” à la vérité. D’où la “force de vérité”, la “force de l’amour”, la “force de l’âme” dont Gandhi affirmait constamment la valeur et qu’il utilisait systématiquement comme moyens directs d’action politique et sociale, face à une situation manifestement injuste: “Nous affirmons, disait l’engagement de Gandhi, que

1. Parue dans *The Christian Century*, 12 juin 1963, et en traduction française dans *Esprit*, janvier 1964.

dans cette lutte, nous suivrons fidèlement la vérité et nous nous abstiendrons de violences envers les vies, les personnes et les biens ¹”.

Même accent chez le pasteur King: “Au cours des dernières années, j’ai constamment prêché que la non-violence exige que les moyens employés soient aussi purs que les buts poursuivis. J’ai essayé de rendre clair qu’il est mauvais d’employer des moyens immoraux pour atteindre des buts moraux”. Et encore:

Celui qui brise une loi injuste doit le faire *ouvertement avec amour* (souligné dans le texte) et avec la volonté d’accepter la peine. Je prétends que celui qui brise une loi que sa conscience lui dit être injuste et qui accepte de bon cœur la peine d’emprisonnement dans le but d’éveiller la conscience de la communauté sur l’injustice de cette loi, celui-là exprime en réalité le plus haut respect de la loi.

Trente fois il ira en prison. Il sera giflé, roué de coups, matraqué, lapidé une fois à Chicago. Des pasteurs blancs le traiteront d’“agitateur”, un ex-président des États-Unis de “trublion”. À Watts, ses propres frères se moqueront de lui. À Rochester aussi. Une négresse le poignardera et on jettera une bombe dans sa maison de Montgomery et son motel de Birmingham. Il supportera tout, endurera tout, souffrira tout. Homme de douleurs, en vérité!

“Nous vous fatiguerons bientôt par notre capacité de souffrance, avait-il dit pendant le boycott des autobus de Montgomery. Et en gagnant notre liberté, nous en ap-

1. Cet “engagement” empreint de sérénité spirituelle et destiné au grand public est du 28 février 1919.

pellerons si bien à votre cœur et à votre conscience que nous vous gagnerons aussi à notre cause.”

Est-ce bien là de la non-violence? N’est-ce pas plutôt une terrible violence spirituelle qui combat l’injustice sociale avec des armes pures et nues, et, à la limite, par le sacrifice de sa propre vie — soit qu’on la donne soi-même quotidiennement soit qu’on nous l’enlève brutalement? C’est ce qui arriva, hélas!

*
* *

Martin Luther King a-t-il gagné ses frères à sa cause? C’est la question que toute l’Amérique se pose, l’âme meurtrie. Il est vrai que toutes les formes légales de ségrégation sont disparues; en ce sens, il n’y a pas de doctrine raciste aux États-Unis. Mais le problème racial n’en est plus un de gouvernement seulement. Les mœurs et les sentiments suivront-ils, maintenant que les extrémistes noirs rejoignent les extrémistes blancs pour mutuellement se mépriser, nier l’égalité raciale, vivre dans le huis-clos de la ségrégation?

Martin Luther King n’est plus... il dort dans un ancien cimetière noir, sous une pierre tombale où il a voulu que fussent gravés ces mots d’un vieux *spiritual*: “Libres enfin! Libres enfin! Dieu tout-puissant, merci, nous sommes libres enfin!”

Libres enfin! Le rêve des Noirs, le rêve de tant d’immigrants, le rêve de l’âme américaine...

VERS UN SYNDICALISME NOUVEAU?

LES SYNDICATS DE CADRES

II — EXIGENCES ET CARACTÈRES PROPRES

Gérard HÉBERT, S.J.

NOUS AVONS DÉCRIT, dans un premier article, la situation des syndicats de cadres chez nous, et souligné les facteurs de croissance et de retard qui pourraient affecter leur développement. Nous voudrions considérer, ici, les exigences auxquelles le syndicalisme de cadres devra répondre et dégager les caractères propres qu’il pourrait assumer.

A. EXIGENCES

Fondamentalement, on peut dire qu’un syndicat de cadres devra fournir à ses membres la protection qu’ils attendent sans compromettre l’efficacité et le rendement de l’entreprise, compte tenu des structures générales nord-américaines de relations de travail.

Protection et efficacité

Si les cadres décident de s’organiser en syndicats, ce sera, entre autres raisons, pour leur propre protection. Le jour où les cadres percevront que seul un mouvement de masse vraiment solidaire leur fournira l’appui qu’il leur faut, en vue des objectifs qu’ils poursuivent, leurs syndicats seront sûrs de survivre, pas avant.

Ceux-ci, cependant, ne devront pas mettre en cause l’efficacité des entreprises ou des institutions où ils surgiront, car alors ils feraient face eux-mêmes à d’énormes difficultés. Si les syndicats de cadres devaient se révéler contraires au bon fonctionnement et au progrès des organismes où ils s’insèrent, la société prendrait les moyens

requis pour limiter leur liberté d'action et protéger le bien général.

Les cadres, en effet, jouent un rôle capital. Si on les prend dans leur ensemble, on peut dire qu'ils sont, en quelque sorte, l'entreprise même ou l'institution dans laquelle ils œuvrent. Le dynamisme et l'efficacité d'un organisme s'incarnent toujours dans la vigueur d'un certain nombre de ses membres, qui s'identifient à lui et se vouent à son succès. Le sentiment d'appartenance à une entreprise et la spontanéité à défendre ses justes intérêts en sont des éléments essentiels.

La situation de contestation où se trouve nécessairement un groupe de revendication risque sérieusement d'entamer ce sentiment d'appartenance, nécessaire à la bonne marche et au progrès d'une entreprise. Pourtant, les deux attitudes, pour les cadres, également s'imposent. Tout comme les autres salariés, ils ont besoin de protection; dans un monde socialisé où tous les groupes exercent leur influence par pression collective, ils devront recourir eux-mêmes à ce moyen, au risque d'être négligés et peut-être même déclassés. Il leur faudra, toutefois, inventer la formule appropriée qui sauvegarde, en même temps, la fidélité du cadre à l'entreprise et, jusqu'à un certain point, son identification à elle. D'autant que les structures nord-américaines de relations de travail, en quelque sorte, l'exigent.

Structures nord-américaines de relations de travail

En regard du problème qui nous préoccupe, l'on peut dire que les structures nord-américaines de relations de travail ont deux caractéristiques essentielles: elles sont centrées sur l'entreprise et elles y reconnaissent deux blocs, d'une certaine manière, opposés: la direction et les exécutants.

Notre Code du travail, comme l'ancienne Loi des relations ouvrières et le Wagner Act américain de 1935, oblige chaque employeur à négocier une convention collective avec l'association de salariés qui a recruté plus de la moitié des employés de l'entreprise, ou d'une partie facilement identifiable de l'entreprise. Lorsque plusieurs employeurs se groupent pour négocier une même convention, c'est quand même chacun des employeurs individuellement qui doit respecter et faire appliquer cette convention collective.

Cette perspective, centrée sur l'entreprise, offre de nombreux avantages. Elle assure au travailleur une protection beaucoup plus efficace qu'une autre formule qui viserait un ensemble plus étendu. Chaque salarié exerce son activité au service de tel employeur, dans tel établissement. La convention collective ainsi orientée permet l'élaboration de méthodes rationnelles dans la répartition des avantages et des inconvénients, la mise sur pied d'organismes de surveillance efficaces, l'établissement d'une procédure de griefs bien adaptée, etc.

À l'intérieur de l'entreprise ou de l'établissement, la loi distingue nettement deux groupes, les exécutants et la direction. Celle-ci comprend tous ceux qui partagent, à des degrés divers, l'autorité de l'entreprise. Une telle conception de l'autorité-bloc aurait pu engendrer de profonds antagonismes. L'attitude pragmatique du syndicalisme nord-américain n'a pas aggravé l'opposition. La protection que retirent les travailleurs de la convention collective et la reconnaissance du fait que les deux parties ont un intérêt commun dans le progrès de l'entreprise ont, dans l'ensemble, évité un climat de lutte de classes. L'affrontement s'effectue au moment de la négociation du contrat collectif; pendant que celui-ci demeure en vigueur, un *modus vivendi* s'établit dont les parties s'accrochent, diversement, selon les circonstances.

Le système possède le grand avantage d'établir une situation claire: d'un côté, la direction, de l'autre, les exécutants. La clarté entraîne l'efficacité, pourvu que les oppositions ne soient pas trop profondes et qu'à tous les échelons d'autorité on marche bien la main dans la main.

Une formule pour cadres nouvelle ?

Quel contrecoup aurait, dans le système actuel, l'introduction généralisée d'un syndicalisme de cadres semblable au syndicalisme nord-américain traditionnel ? Serait-ce de faire passer les cadres, pour ainsi dire, du côté des travailleurs, et d'effriter l'autorité de l'entreprise au point de compromettre son efficacité ?

Deux objectifs ici sont également importants. Il faut donner aux cadres une protection aussi efficace que celle des autres salariés, et assurer en même temps le rendement de l'entreprise. Le premier objectif est une exigence de la justice sociale; le second, une nécessité du bien de toute la société.

La question revient à ceci: dans l'hypothèse où on n'accepte plus le statu quo, peut-on sauvegarder ces deux valeurs simplement en étendant aux cadres l'application du Code du travail ? Ou faudrait-il créer, pour eux, des structures légales nouvelles, différentes de celles qui existent ? Y a-t-il un moyen terme: celui de leur appliquer le Code moyennant certaines conditions, qui distingueraient le syndicalisme de cadres d'avec le syndicalisme traditionnel ?

L'extension pure et simple du Code du travail présente de nombreux avantages. Le système est connu, ses mécanismes sont en place. Il y a généralement avantage à utiliser les structures existantes.

Plusieurs se demandent, cependant, si une telle extension est souhaitable, si elle est même possible. Sans doute, les cadres sont des salariés et, sous cet aspect, ont certains problèmes semblables à ceux de tous les autres salariés; mais ils en ont aussi de bien différents: fonctions et attitudes ne sont pas, de part et d'autre, comparables.

Plusieurs, parmi les cadres, ne veulent d'aucun syndicat, et beaucoup plus nombreux sont ceux qui, en tout cas, ne veulent pas recourir au même syndicalisme que celui des travailleurs qu'ils dirigent. S'ils le font, ce sera sous la pression de circonstances contraignantes, en vue de leur propre protection; et le risque est grand, alors, d'ébranler la cohésion et l'efficacité des structures dirigeantes de l'entreprise.

Est-il possible d'imaginer un syndicalisme de cadres qui sauvegarde les deux points de vue et d'en esquisser les caractéristiques principales? Cela faciliterait, sans doute, une politique appropriée en matière de législation. À ce stade de la recherche, il n'est guère possible, toutefois, que d'essayer de circonscrire le problème.

B. CARACTÉRISTIQUES

Les caractères propres d'un organisme s'expriment dans ses structures, ses méthodes d'action et sa mentalité. Au niveau des structures, les problèmes que rencontrera le syndicalisme de cadres tiennent à l'unité de négociation et à l'affiliation.

L'unité de négociation

On admet facilement que les cadres ne peuvent pas faire partie de la même unité de négociation et du même syndicat que les travailleurs qu'ils dirigent. Ceci, en effet, les mettrait dans une position de conflit d'intérêt. Comment le "patron" (le cadre) et son employé peuvent-ils être régis par la même convention collective, comment peuvent-ils voter ensemble son acceptation ou son rejet, alors que l'un d'eux devra l'appliquer au nom de l'employeur? Le même principe vaut-il pour les cadres entre eux?

Cette formule exclusive pourrait valoir pour les cadres inférieurs, qui se situent au dernier échelon d'autorité, dans les entreprises ou institutions où ils sont assez nombreux pour constituer un groupement appréciable; c'est ainsi qu'on retrouve déjà, en quelques endroits, des syndicats de contremaîtres. En dehors de ce cas, les cadres exerçant leur autorité les uns par rapport aux autres, il faudrait, pour respecter le même principe, autant d'unités distinctes qu'il y a de niveaux d'autorité. L'émiettement qui en résulterait ferait perdre aux cadres la force collective qu'ils recherchent dans un groupement syndical et pourrait, dans l'exercice de leurs fonctions propres, compromettre l'esprit d'unité de l'entreprise. La grande variété que l'on trouve, d'une entreprise à l'autre, dans les structures et les rapports d'autorité — qu'il s'agisse de cadres professionnels ou administratifs ou d'un mélange des deux — rend plus difficile encore toute généralisation.

À ces problèmes de regroupement vertical, s'en ajoutent d'autres de caractère horizontal. Dans bien des cas, chaque groupe de cadres, dans une entreprise ou une institution, n'est pas suffisamment considérable pour constituer un syndicat distinct. Par contre, les préoccupations et les mentalités différentes permettront-elles un accord suffisant pour qu'un seul syndicat, les réunissant tous, survive? Sera-t-il possible, par exemple, de faire collaborer, au plan syndical, les dirigeants des secteurs des ventes, de la production, des recherches, tous ces cadres de professions et d'occupations si diverses?

Le regroupement des cadres prendra la forme que ceux-ci voudront lui donner. Il restera, pour établir la formule la plus appropriée, bien des choix à effectuer, bien des barrières à franchir.

Un des choix les plus difficiles sera celui de l'affiliation à une centrale syndicale et, cette affiliation étant décidée, le choix entre une centrale de cadres, à créer, et une centrale ouvrière existante, celle-ci pouvant être celle des travailleurs syndiqués de l'entreprise ou une autre.

Un des choix les plus difficiles sera celui de l'affiliation à une centrale syndicale et, cette affiliation étant décidée, le choix entre une centrale de cadres, à créer, et une centrale ouvrière existante, celle-ci pouvant être celle des travailleurs syndiqués de l'entreprise ou une autre.

L'affiliation

Les cadres voudront-ils créer leur propre centrale, à l'exemple de la Confédération générale des cadres de France? Une des grandes difficultés de cette solution vient de ce qu'il n'existe, présentement, qu'un très petit nombre de syndicats de cadres, la plupart déjà affiliés à une centrale syndicale existante, de travailleurs ou d'enseignants. Peut-on créer, de toutes pièces, rapidement, une nouvelle centrale, ayant la force nécessaire et l'organisation requise, avec tous les services indispensables? Les syndicats existants y adhèreraient-ils? Or justement, les cadres tendent à se syndiquer parce qu'ils ont besoin de l'appui de groupes déjà constitués, d'organismes bien établis.

D'un autre côté, l'affiliation d'un syndicat de cadres, et surtout de nombreuses affiliations de syndicats de cadres, à l'une ou l'autre des centrales existantes comportent des risques très graves. C'est que les cadres participent à l'autorité de l'entreprise. Ils ont à donner des ordres, à porter des jugements et à imposer des sanctions. Ils se trouveraient fréquemment dans une situation de conflit, entre leur fidélité à l'entreprise ou à l'institution et la nécessaire obligation de solidarité envers leurs collègues syndicaux.

Les problèmes varieraient selon le caractère plus ou moins contraignant de l'affiliation et selon les circonstances. Il est probable qu'ils seraient assez faibles dans la vie ordinaire; c'est dans les moments de crise que les véritables difficultés surgiraient. Ainsi, survenant une grève par des travailleurs de la base, les cadres appartenant à la même centrale syndicale s'estimeraient-ils obligés de respecter les lignes de piquetage? Dans l'affirmative, qui défendrait vraiment les intérêts de l'entreprise? Car ceux-ci, pour le plus grand bien de la société elle-même, demandent qu'ils soient défendus. S'il ne reste, pour le faire, que le directeur général et ses adjoints immédiats, ils ne sauraient faire le poids. On pourrait croire qu'en de telles circonstances, les syndiqués n'exigeraient pas, de leurs collègues des cadres,

le respect intégral de leurs lignes de piquetage; mais l'atmosphère de fièvre et de rivalité qui envahit pratiquement tous les conflits ouverts ne permet pas tant d'optimisme.

Même pendant la durée d'une convention collective, des conflits surgissent. Dans les cas de griefs, le contre-maître et le surintendant défendraient-ils l'entreprise avec la même vigueur s'il s'agissait d'un collègue syndical envers qui ils auraient un devoir de solidarité? La même situation n'influencerait-elle pas leur jugement dans les évaluations et les rapports qu'ils doivent régulièrement préparer sur leurs subordonnés?

Tout dépendrait de l'intensité de la solidarité syndicale entre les adhérents à une même centrale. On peut imaginer une centrale où le lien entre les groupes affiliés serait suffisamment lâche pour ne pas poser de problèmes sérieux. Mais est-ce réaliste? Le principe de la solidarité n'est-il pas une des composantes les plus fondamentales du mouvement syndical? Y aurait-il même un mouvement syndical sans cette attitude de base?

L'affiliation des cadres à une centrale différente — par exemple à la F.T.Q. lorsque les travailleurs seraient affiliés à la C.S.N. et vice versa — atténuerait les problèmes, sans les éliminer. Le principe de la solidarité dépasse les frontières de telle ou telle centrale. De plus, ne serait-ce pas brimer la liberté soit des cadres soit des travailleurs que d'obliger le nouveau groupe syndiqué à s'affilier à l'autre centrale, sans parler de l'étrange marchandage qui pourrait s'établir, à ce sujet, entre les centrales? Faut-il ajouter que, dans l'hypothèse de la pleine liberté d'affiliation, une centrale pourrait chercher d'abord à syndiquer les cadres, moins nombreux que les travailleurs, en vue de recruter ensuite ceux-ci plus facilement?

On apporte l'exemple de la France pour montrer que l'affiliation à une même centrale ne pose guère de problème, puisqu'à côté de la Confédération générale des cadres, on y trouve des syndicats de cadres affiliés aux autres centrales. La comparaison ne semble pas complètement valable, à cause de la différence profonde qui existe entre les structures de relations de travail en France et en Amérique du Nord. Parce qu'en France celles-ci visent davantage l'industrie dans son ensemble et se rapportent presque exclusivement à la convention nationale, les difficultés au niveau de l'entreprise sont beaucoup moindres. Ici, au contraire, tout est centré sur l'entreprise, avec les avantages et les inconvénients que cela comporte. On aura noté que les difficultés que nous avons mentionnées se situaient toutes dans l'entreprise; c'est là, en effet, que s'exerce l'activité courante.

Affiliation et situations de conflit, ou non-affiliation et faiblesse syndicale, quelle que soit la solution que l'on apporte à ce quasi-dilemme, d'autres difficultés demeureront, entre autres, à propos des méthodes d'action.

Les méthodes d'action

Les méthodes d'action utilisées par les syndicats conviennent-elles aux cadres? Peuvent-elles leur assurer

la protection dont ils ont besoin et, en même temps, garantir l'efficacité de l'entreprise dont les cadres ont la responsabilité? Ici encore, la réponse variera selon les cas et selon les méthodes.

La convention collective constitue, pour tous ses bénéficiaires, un bon instrument pour assurer des conditions de travail justes et raisonnables et garantir aux salariés l'application desdites conditions; en ce sens, elle protège efficacement l'employé contre l'arbitraire de l'employeur. Cet aspect, le plus fondamental de la convention collective, s'applique autant aux cadres qu'aux autres salariés.

Rien ne prouve, cependant, que toutes les clauses d'un contrat habituel répondent bien à la situation particulière des cadres. Ainsi, les heures de travail ne sauraient être aussi rigides pour les cadres, surtout pour les cadres intermédiaires et supérieurs, que pour l'ensemble des salariés; la procédure de griefs ne saurait également s'appliquer tout à fait de la même manière; par rapport aux promotions et transferts, l'ancienneté ne saurait avoir le même poids que dans les autres conventions collectives. Sur ce dernier point, les cadres eux-mêmes, d'ailleurs, attachent plus d'importance à leurs qualités personnelles et à leurs aptitudes propres; du point de vue de l'efficacité de l'entreprise, il va de soi que les aptitudes représentent le facteur primordial; il faudra donc trouver, sur cette question, d'autres moyens de prévenir l'arbitraire et l'injuste.

La convention collective, moyennant adaptations, peut répondre à ces exigences; de sa nature, elle ne doit pas nécessairement revêtir les caractéristiques que possèdent les contrats collectifs de travailleurs présentement en vigueur. Elle peut même devenir un instrument utile pour élaborer les institutions appropriées à la formation professionnelle — initiale ou permanente — des cadres. Même par rapport à la rémunération, on peut concevoir qu'elle établisse des minima, des marges ou encore des critères en vue d'accords privés pour chaque cas ou chaque groupe de cas particuliers; la négociation de la rémunération des cadres pose, en effet, des difficultés spéciales: plus on s'élève dans les niveaux d'administration, plus, règle générale, on souhaite négocier soi-même son salaire; on reconnaît, d'ailleurs, que, pour ces postes, la personnalité du candidat est une composante importante de l'évaluation monétaire des services.

Par contre, est-ce bien réaliste que d'envisager aussi rapidement de si profondes transformations? Le poids de la tradition et des circonstances n'imposera-t-il pas le modèle connu du contrat collectif et, sur la question de la rémunération, le taux unique? Les membres du syndicat — surtout les moins aptes, peut-être — voudront obtenir la protection la plus générale possible par la clause d'ancienneté traditionnelle, et, au chapitre de la rémunération, s'assurer un salaire égal, à chaque niveau, à celui des mieux rémunérés selon l'ancien système. Ils auront, par suite de leur nombre, dans le vote syndical, le pouvoir d'imposer des demandes de cette nature. Quant à l'employeur, pourra-t-il vraiment résister, si telles sont les

exigences du syndicat et si celui-ci possède l'appui requis de la part des cadres eux-mêmes ? En un sens, c'est à ceux-ci que la réponse appartient: laquelle des deux tendances triomphera, celle du contrat régulier, qui aura pour elle la tradition syndicale, l'expérience acquise et le nombre, ou celle d'un contrat nouveau, répondant véritablement aux exigences mêmes de la situation particulière des cadres ?

La négociation collective semble bien constituer, présentement du moins, le moyen nécessaire en vue d'établir un contrat collectif. Appliquée aux cadres, elle acquerra sans doute des caractéristiques un peu différentes de celles qu'on lui connaît, et cela, tant à cause du statut particulier de ceux qu'elle visera que de l'objet et des modalités de leur convention. Tout comme pour celle-ci, le poids de la tradition et de l'expérience pèsera, cependant, très lourd dans le sens des négociations ordinaires.

Plusieurs considèrent la possibilité de grève comme un élément essentiel de la négociation collective. Il s'agit d'un contrat libre, et chacune des deux parties garde le droit de retirer la prestation de ses services: personne ne peut l'obliger à accepter telles ou telles conditions. L'arrêt de travail ou sa simple menace constituent l'instrument de pression économique qui force les parties aux concessions requises pour arriver à une entente. Le raisonnement s'applique-t-il aux cadres ?

En théorie, peut-être. En pratique, la réponse paraît beaucoup plus difficile. Sans doute, si une proportion considérable des cadres d'une entreprise ou d'une institution décidait l'arrêt de travail, l'entreprise ou l'institution pourrait difficilement continuer à fonctionner. Les cadres sont un rouage essentiel. Par contre, la position des cadres pourrait devenir précaire et inconfortable, surtout si l'arrêt se prolongeait; car le ressentiment pourrait être considérable chez l'ensemble des travailleurs, forcément beaucoup plus nombreux et, peut-être moins bien payés. De plus, si l'arrêt de travail n'atteignait qu'un petit nombre de cadres, il se pourrait fort que l'entreprise puisse continuer à produire. Dans un cas comme dans l'autre, les cadres essaieraient d'utiliser tous les autres moyens avant de recourir à la grève, car celle-ci pourrait ne pas les favoriser.

Pour l'efficacité de l'entreprise, le recours des cadres à la grève pourrait avoir d'autres mauvaises conséquences. La grève laisse toujours, chez ses participants, d'amers souvenirs. Les sentiments vis-à-vis de l'entreprise ne sauraient ensuite être les mêmes. Ainsi, le sentiment d'appartenance nécessaire aux cadres pourrait être assez sérieusement compromis.

La mentalité

Un syndicalisme de cadres ne saurait donc s'inspirer en tous points de la mentalité du syndicalisme traditionnel. Comme lui, il devra s'appuyer sur un fort sentiment de solidarité puisqu'il constitue un certain type d'action collective.

Par contre, à cause de la différence de leur personnalité et par suite de celle de leurs réclamations, ces syndicats auront leur esprit propre et leurs caractéristiques particulières.

Comment réussiront-ils à concilier l'aspect revendication — et l'attitude de contestation qui en découle — avec le sentiment d'appartenance à l'entreprise ou à l'institution qui doit exister chez tous les responsables de la direction, bien plus encore, en un sens, que chez les autres salariés ?

La nature particulière des fonctions que remplissent les cadres, leur mentalité, autant que l'efficacité des entreprises et le progrès de la société, exigeront que le syndicalisme de cadres, dans l'hypothèse où il doit exister, se distingue nettement du syndicalisme traditionnel.

C. CONCLUSION

Il faudrait être prophète pour prédire l'avenir du syndicalisme de cadres chez nous. Malgré de très sérieux retards, toujours possibles, des indices, que nous avons soulignés dans notre premier article, font croire qu'il pourrait bientôt se développer à un rythme assez rapide.

Une des grandes difficultés est l'absence de législation appropriée. Que devrait être cette législation ? La réponse n'est pas facile. Une simple extension de l'application du Code du travail, en modifiant la définition du mot "salarié", ne semblerait ni appropriée ni opportune. Si l'on ne veut pas d'une loi complètement différente, il semble bien qu'un certain nombre de précisions et conditions devront être prévues dans le Code lui-même.

Quelles devraient-être ces précisions et modifications ? Des pressions s'exercent déjà dans un sens ou dans l'autre. Par contre, les études objectives ne permettent pas encore, semble-t-il, d'en arriver à des conclusions relativement certaines et acceptables par l'ensemble des intéressés et de la société; aussi est-il urgent qu'on les poursuive, par voie d'enquête ou de comité d'étude.

Dans plus d'un secteur de notre société, en effet, de nettes difficultés, que nous avons également rappelées au cours du premier article, se dessinent pour les cadres. Face à ces difficultés, les intéressés auront recours à tous les moyens dont ils pourront disposer, à la force de leur regroupement comme à l'appui qu'ils pourront obtenir des centrales syndicales. Faute, pour la société, d'avoir mis en place les structures juridiques requises, les événements donneront leur réponse au problème; rien n'assure qu'elle sera la meilleure. Les solutions d'état de crise ne tiennent pas toujours compte de toutes les exigences d'une situation comme le voudrait le plus grand bien de la société.

Le problème des cadres n'en est pas encore, semble-t-il, à un point tragique. Nous avons encore le temps d'étudier et de prévoir les solutions adéquates. D'autre part, le délai utile diminue.

Pour une mère, aimer, c'est se cultiver

Claire CAMPBELL

DANS UNE ENTREVUE qu'il accordait récemment, le célèbre docteur Spock racontait ceci: "J'enseignais à un groupe d'étudiants de première année de médecine. Sept hommes et une femme. Nous nous rencontrions deux fois la semaine. Pendant les deux premiers mois, la jeune femme demeura silencieuse. Un jour la discussion tomba sur le peu d'intérêt que les femmes modernes trouvent dans l'éducation de leurs enfants. La jeune femme se leva brusquement et dit d'un ton révolté qu'elle aussi trouverait ce travail ennuyeux. Alors je lui demandai ce qu'elle pensait de la psychiatrie de l'enfance, en énumérant les étapes longues et fatigantes que les pédiatres doivent affronter dans la pratique de leur spécialité. Elle me répondit: "Mais le psychiatre s'efforce de réaliser quelque chose". Inutile de vous dire que les sept hommes murmurèrent. Le docteur Spock fit alors une remarque qui donne beaucoup à réfléchir: "Vous ne sauriez trouver un meilleur exemple de ce que l'éducation a pu faire en amenant sans le vouloir les femmes à mépriser leurs obligations maternelles". (*Weekend Magazine*, février 1968).

Qu'est-ce donc que l'éducation? Sir Julian Huxley nous le dit dans son Introduction au *Phénomène humain* de Teilhard de Chardin:

La connaissance est fondamentale. C'est à la connaissance que nous devons de comprendre le monde et nous-mêmes, et d'y exercer une certaine maîtrise et direction. Elle nous établit dans une relation féconde et pleine de sens avec les lois permanentes du cosmos. En nous découvrant les possibilités encore ouvertes d'accomplissement, elle fournit un stimulant toujours efficace.

Nous les hommes, nous avons en mains les possibilités de l'immense avenir de la Terre et nous pouvons les réaliser de plus en plus à condition d'accroître notre connaissance et notre amour.

C'est là, me semble-t-il, l'efflorescence du *Phénomène humain*.

Si c'est là l'apport de la connaissance et de l'amour, pourquoi est-il si difficile à la femme instruite devenue mère de famille d'appliquer sa belle instruction à ses responsabilités d'éducatrice?

Dans *Le développement psychologique de l'enfant et l'adolescent*, Jean-Pierre Deconchy écrit:

Parce qu'ils s'aiment, l'homme et la femme prennent la responsabilité étrange de jeter dans l'existence un enfant dont ils ignorent s'il sera Mozart, saint Paul ou Hitler. Le nouveauté, fragile et comme marqué d'inexplicable, est projeté dans le monde qu'il n'a pas demandé à connaître et, peu à peu, y prend une place créatrice ou destructive. Mais avant que, devenu adulte, il ait trouvé son point créateur et commencé à participer à plein à la vie du monde, lent sera son *cheminement* parmi les êtres et les choses. Avant d'être adulte qui œuvre, crée, détruit, aime, hait, puis meurt, l'enfant se prépare lentement à affronter le monde en toute efficacité. L'enfance puis l'adolescence l'introduisent parmi ceux qui créent ou qui détruisent parce qu'ils sentent que c'est là l'unique secret de leur destinée et qui exigent qu'on les reconnaisse comme personnes autonomes et responsables.

C'est le développement qui amène l'enfant au seuil de la vie adulte que monsieur Deconchy analyse avec tant de lucidité.

À la lumière de ces remarques très significatives revoyons le rôle de la mère de famille dans ce *cheminement* de l'enfant vers la vie adulte. Des centaines et des centaines de livres ont été écrits sur le sujet. Beaucoup d'experts, beaucoup de théories! Bien des parents en demeurent perdus. Il leur reste, heureusement le BON SENS, l'intuition, le cœur, et la conscience; c'est quelque chose!

Une image nous suggérera peut-être l'immense responsabilité de la mère au foyer dans le *cheminement* de son enfant. Celle d'un vaste casse-tête. Un casse-tête vous met devant les yeux des centaines de petits morceaux de formes et de couleurs variées. Le premier pas (le plus important, à mon avis) sera d'établir le pourtour du casse-tête. L'expérience auprès des enfants m'a prouvé qu'avec eux ce premier pas est non seulement le plus important mais le plus difficile. Il marquera profondément pour toujours. Tous les efforts de cette première étape de la formation seront récompensés dès l'adolescence: l'adolescent se montrera plus flexible aux circonstances quotidiennes et il aura appris à être heureux. Va sans dire qu'il faudra beaucoup de temps, de patience, de lumière, d'imagination, de réflexion et d'amour (il faut toujours de l'amour pour travailler une œuvre). Et quand cette œuvre est un cœur, un esprit, une âme en toutes ses étapes, le travail est passionnant. Nous n'oublierons pas qu'"aimer autrui c'est vouloir travailler à l'épanouissement de l'autre, vouloir qu'il progresse librement mais suivant sa voie et sans le dénaturer en lui imposant la nôtre". (Dr Paul Chauchard).

Une fois le pourtour de notre casse-tête établi, le travail sera plus facile. L'intérieur se construira plus rapidement. Il sera fascinant d'y travailler car, à travers l'image qui s'esquissera, la mère pourra entrevoir ce que sera le TOUT, c'est-à-dire la stature adulte de son petit. À ce moment-là, elle constatera que le travail accompli est déjà presque irréversible.

Commençons donc le pourtour. La mère éduquera l'enfant avec l'appui de son mari. Toujours elle aura besoin de sa force et de son appui moral et psychologique. Il saura garder l'équilibre car il y aura des doutes, des fatigues, des peines. Un mari adulte allègera la tâche de sa femme. Si c'est elle qui conduira l'enfant et l'élèvera au-dessus de son dénuement initial, c'est lui qui donnera stabilité à l'ensemble.

Voici la mère devant son enfant, ce petit être aux dimensions infinies, d'une grande émotivité et d'une puissance d'adaptation considérable. Il s'imposera de le placer dans un cadre de vie aussi régulière que possible puisqu'il n'aura d'appuis stables que ceux des habitudes régulières. En effet, depuis ses premières découvertes jusqu'à environ trois ans, ce sera pour l'enfant l'importante période de l'acquisition des automatismes indispensables. Sa vie sera un tissu d'habitudes: la stabilité de ses habitudes de vie jouera une grande part dans son développement et son équilibre futur. Avec la présence de la mère, sa confiance et sa compréhension (et celles de la famille), l'enfant se développera NORMALEMENT et deviendra un être vraiment ouvert et non un être replié sur lui-même. Si je parle de présence, de confiance et de compréhension ici, c'est que j'ai entendu un psychiatre souligner ces points importants: "Être apathique ou replié sur soi-même peut dépendre de la plus tendre enfance alors qu'il y a eu indifférence..."

Tout comme l'alimentation contribuera directement à la croissance de l'enfant, le climat familial et l'influence du milieu donneront une forme à la vie affective. L'état d'âme de la mère colorera cette vie. On reconnaîtra plus tard que le sens moral et social de la mère ont joué un rôle prépondérant. Très tôt, dans ce travail du pourtour, le climat intellectuel du milieu familial contribuera directement au degré de motivation de l'enfant et à son degré de créativité. Tout cela me paraît un vrai travail de culture: on y prépare une vie pour la société. Pour qui a compris le sens de la vie, cette œuvre est incomparable de richesse et pour la société et pour la mère, en particulier.

Je commence à croire que l'indifférence de certaines femmes modernes devant les responsabilités du développement intégral de leurs enfants tient en partie à ce qu'elles ne voient pas immédiatement les résultats. Ce travail, souvent très ingrat, leur paraît demander sur le moment trop de renoncement. La femme moderne semble aimer faire valoir ses grandes qualités dans la société, où l'on reconnaît ses talents, où elle peut briller (et où elle est rémunérée). C'est toujours plus intéressant de voir monnayer son instruction! Cela peut paraître dur et injuste, je le regrette: mais j'ai trop d'exemples autour de moi pour être encore naïve!

La mère consciente de son rôle sait très bien qu'elle ne pourra pas découper et classer les besoins physiques et les besoins affectifs de son enfant. Elle n'a pas à le faire. Sa formation et sa vision perspicace les lui feront voir sans trop de difficultés. Elle disposera de toute une gamme d'attitudes. Elle aura compris qu'en éducation, à part des principes dictés par le BON SENS, il peut y avoir une foule de petites manières très personnelles dont elle se servira pour parvenir au développement physique, intellectuel, moral et psychologique de son enfant. Sa tendresse jouera un grand rôle dans la découverte des pièces du pourtour, je veux dire dans l'orientation générale de son travail. Elle saura comprendre son enfant, deviner ses besoins et les respecter. Elle verra aussi les défauts qu'il faudra corriger. Elle ne manquera jamais la chance

de développer chez lui le courage et la discipline: c'est la vie quotidienne qui amènera les situations propices à ce travail de tête. Elle apprendra à son enfant à obéir, ayant compris que l'enfant a besoin d'une autorité HUMAINE, non TYRANNIQUE, d'une autorité cependant qui ne démissionne pas. Elle évitera de satisfaire les moindres caprices: elle aura compris qu'il faut entendre avec mesure le dicton: "il ne faut pas brimer le développement de l'individualité"! Elle n'imposera pas de simples disciplines qui visent uniquement le comportement extérieur, mais elle éveillera des dispositions intimes qui forment plus tard un MOI doué de liberté et de conscience personnelle.

Elle lui apprendra à respecter les autres, à faire plaisir aux autres, à avoir de l'ordre, à être poli, propre, etc. Toujours dans un atmosphère de détente. Tout cela est exigeant, banal, mais peut toujours s'égayer si l'on vit par l'esprit. C'est un défi! Pourquoi ne pas le relever? Son instruction pourra l'aider à vivre des journées riches en nourriture intellectuelle et spirituelle. Pourquoi ne pas prendre les contrariétés comme un appel à la maîtrise de soi? Cela grandit et enrichit quoi qu'en disent nos femmes évoluées. L'alacrité de la mère dans l'effort devant toutes les formes que prendront ses tâches au foyer se transmettra imperceptiblement aux autres, même aux tout petits. La mère est véritablement l'âme de la maison. Et quand elle comprend que le devoir du moment est le plus important, elle trouve la force intérieure nécessaire pour l'accomplir dignement. La femme qui a compris ce qu'elle DOIT faire ne trouve rien de trop difficile, son cerveau éduqué dirige ses efforts. Apprendre au petit à nouer ses lacets, à se brosser les dents, à ranger ses livres, ses camions ou ses poupées, à obéir du premier coup, à bien ranger ses ustensiles, à donner la moitié de sa tartine à un petit compagnon, à partager ses jeux, etc. peut paraître banal; faites avec tendresse, ces tâches prennent un aspect tout à fait différent. Chaque détail de la journée dans un foyer avec des jeunes de bas âge a son importance et aura des conséquences dans l'avenir. C'est un fait fondamental en éducation. Non seulement l'enfant apprendra à vivre personnellement et collectivement, mais il apprendra à aimer, à s'exprimer et à jouir de tout ce qui s'offre à lui sous de multiples formes. Au contact quotidien et si intime de la force débordante de sa mère, l'enfant se développera continuellement et son *cheminement* vers la vie adulte et vers un équilibre sera réussi.

"Dans le monde de l'enfant, tout est neuf, frais et beau, rempli d'émerveillement. Pour cultiver son sens inné du merveilleux, il a besoin de la compagnie d'au moins un adulte qui puisse le partager avec lui et redécouvrir à ses côtés le mystère et les émois du monde où nous vivons." (Rachel Carson: *The Sense of Wonder*).

La mère dans ce domaine a un champ d'action sans limite. La qualité de son éducation ici entrera en jeu. Prenons les livres, par exemple. Par eux, elle pourra développer lentement chez l'enfant le goût du beau, l'esprit d'observation, l'amour du savoir, etc. L'esprit en éveil de l'enfant attend cette semence. Ensuite les revues. Avec des découpages dans un cahier elle développera l'imagination et le goût de la recherche. Elle posera des questions, puis écoutera. Elle encouragera l'enfant à s'exprimer, à

chercher les secrets des images. Il y aura aussi la musique, le dessin, la nature. Quand tous ces efforts seront accomplis avec cohésion, l'ensemble aura une envergure très vaste. De temps à autre, elle fera une rétrospective. Elle observera si elle a toujours relevé les défis qui s'offraient à elle.

À quatre ans, l'enfant acquiert déjà une certaine autonomie. Il faut du doigté pour le guider. Il ne faudra pas exiger de lui sur trop de points mais, sur ceux qu'on a choisis, il faudra exiger inexorablement, (si l'on ne veut pas faire un MOU). Ce sera avec bonté, délicatesse et fermeté. Ces exigences, il va sans dire, feront partie de l'éducation morale. Car il faut commencer très tôt à développer l'être capable de se défendre un jour lui-même avec sa foi et sa liberté. À cet âge aussi l'enfant élargira ses connaissances. Elle le verra construire certaines fonctions mentales liées à la mémoire, manifester une grande curiosité. Il sera prêt à connaître un monde nouveau, par exemple, celui de la bibliothèque (faute de bibliothèque, la femme instruite saura bien autrement se procurer des livres). Après deux ou trois visites, elle le laissera faire son choix. Elle découvrira ses intérêts concrets. Cette expérience lui réservera des surprises. Déjà elle pourra faire une synthèse des efforts qu'elle a mis dans le développement intellectuel. De pareilles joies sont incomparables.

La préparation au jardin de l'enfance (ou à la maternelle) pourra se faire lentement. Si dans son amour lucide, elle a déjà appris à établir une hiérarchie dans les besoins de son enfant, le travail sera plus facile. Elle tiendra toujours compte des goûts personnels de l'enfant, de son caractère, de sa personnalité, dans un respect AUTHENTIQUE. Sa tâche prendra maintenant une dimension très grande. L'enfant sera prêt à accepter de petites responsabilités. En effet, elle verra éclore chez lui un sens de la responsabilité. Il lui reviendra de le diriger, avec équilibre et souplesse. L'établissement des bonnes "relations humaines" aura déjà commencé et il prendra un élan durant cette quatrième année. Ce sera décidément une année de transition. Non seulement l'enfant grandira en taille mais il apprendra à vouloir, à faire des efforts, à être tenace (la tenacité est une vertu, l'entêtement un défaut), à se contrôler, par exemple, par les règles de jeu. Les psychologues nous assurent que de nombreuses qualités morales, de nombreuses habitudes intellectuelles sont perdues si elles n'ont pas été acquises avant 7 ans. Cette quatrième année m'a toujours paru un moment propice pour y travailler: le terrain est si fertile.

Nous voici aux cinq ans de l'enfant: notre encadrement presque terminé. La mère a été à la fois metteur en scène et vedette (et toujours sur les planches!). Avec bonté, elle aura développé chez l'enfant les qualités du cœur. Avec fermeté et intelligence, elle aura préparé un être humain. Dans les plis et replis du cerveau, elle aura semé de belles et bonnes choses. Si elle a vécu une vie chrétienne, une vie de générosité ouverte aux besoins du monde, elle aura déjà formé dans l'âme de son enfant la vie chrétienne. Avec l'amour surnaturel elle y sera parvenue assez facilement.

Quoiqu'en disent les révoltées, la femme au foyer continue de grandir, de s'épanouir et de s'enrichir en prenant soin de ses enfants. Si elle a grandi dans la pensée chrétienne, elle pourra faire de grandes choses. La femme qui a la foi sait que son enfant aura besoin de Dieu, la Source de la vie: L'oublier c'est "éteindre la lumière dans la vie" (Paul VI). Elle sait que la foi transforme tout l'être. Un tel rayonnement de la foi dans un foyer constitue pour les enfants une très grande richesse. Apprendre à son enfant à prier demeurera toujours pour moi le travail le plus riche de sens pour la mère. Elle voit se développer chez son enfant le contact personnel avec Dieu!

Le pourtour de notre casse-tête est terminé et quelques petits morceaux de l'intérieur semblent avoir pris forme. Une autre étape va maintenant commencer. Si la mère a habitué l'enfant aux petits sacrifices, à l'obéissance, il sera prêt à recevoir une semence tout à fait particulière que je qualifierais de passeport à l'équilibre. Oui, dès ce bas âge, un enfant est prêt à comprendre la maîtrise de soi. (C'est là mon point de vue, pas très à la mode aujourd'hui). Dans ce travail délicat il faudra de la souplesse. D'une façon très subtile, la mère verra à déposer dans l'âme cette semence. Avec intuition, elle saura employer les vieilles méthodes et les nouvelles, car, après tout, il se trouve encore du bon dans les anciennes!

Maintenant, laissons pour un moment l'enfant et regardons la mère. Les femmes qui nagent "dans l'vent" feront son procès: "elle a été une esclave, elle a perdu toute l'autonomie de sa personne, elle n'a pas évolué, elle a sacrifié sa vie intellectuelle et civique, elle n'a point gardé sa personnalité. Bref, elle fait pitié!" On mentionnera ensuite les servitudes de la mère. On ridiculiserá le dévouement maternel. On rira bien de "la mère, symbole de continuité et de conservation", "noyau de la cellule sociale", et du foyer, "cette prison"! On nous recitera Simone de Beauvoir écrivant dans *Le deuxième sexe*: "La femme ne peut consentir à donner la vie que si la vie a un sens et qu'elle ne saurait être mère sans essayer de jouer un rôle dans la vie économique, politique et sociale".

Si les femmes "dans l'vent" s'amuse à faire le procès de la mère et du travail des cinq ans que j'ai décrit, il serait intéressant de leur faire entendre le procès que font et que feront d'elles leurs enfants. Les pièces ne manquent pas; ce sera pour une autre fois.

Je termine cette première partie de mon casse-tête, que je pourrais appeler la PRÉPARATION du travail, en rapportant la remarque d'un jeune Israélite qui passa une semaine à mon foyer durant l'Expo. Rappelé dans son pays pour le service militaire, il me dit au départ: "Je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir fait goûter les joies d'un foyer authentique. La chaleur humaine qu'on y ressent est une chose à laquelle je n'ai jamais goûté. Comme tant d'autres de mon pays, je fus élevé dans un kibboutz. Bien sûr, nous voyions nos parents mais je vous le dis: ce n'était pas vivre une vie de famille normale. Je m'en rends compte maintenant." Dans le Negev, il pensera peut-être à cela et cela lui fera chaud au cœur!

JE VOUS PRÉCÈDERAI EN GALILÉE

RAYMOND BOURGALT, S.J. *

CETTE PHRASE, que Matthieu et Marc mettent dans la bouche de Jésus avant la passion et dans celle de l'ange après la résurrection, peut éclairer d'un jour nouveau la définition du prêtre et sa fonction pastorale. Le temps pascal se prête bien à une méditation de cette sorte, inspirée d'une exégèse rigoureuse et à la fois spirituelle. Il y a trois groupes de mots à expliquer: les deux pronoms, le verbe, la locution de lieu. Car, malgré les apparences, aucun de ces termes n'est parfaitement clair. Qu'est-ce que précéder? comment concevoir la présence du Christ ressuscité et la relation des disciples avec leur Maître dans sa nouvelle condition? qu'est-ce que la Galilée? Il convient de commencer par l'explication du verbe.

Le verbe

Précéder peut s'entendre d'une précession dans le temps ou dans l'espace. Ou bien: j'arrive avant vous, ou bien: je marche devant vous. Le plus souvent, on a compris que Jésus avançait ses disciples, arrivait avant eux en Galilée où il retourneront après la fête de Pâque. Cependant, les exégètes qui soulignent la dimension spatiale du préverbe de *pro-axô* relancent notre méditation dans une voie neuve et plus excitante. Notons en premier lieu que c'est d'emblée le sens le plus fréquent dans le grec classique. En second lieu, observons que, dans Marc qui emploie le verbe trois fois, cette signification est la seule qui convient à 10,32: devant ses disciples apeurés, Jésus prend résolument la direction de Jérusalem. En troisième lieu, il est légitime d'inférer que ce sens est probable à priori en 14,28 et 16,7 où se lit la phrase de notre titre. Enfin et surtout, il faut remarquer que le contexte immédiat de Marc suggère le sens local. Après avoir cité l'oracle de Zacharie: "Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées", Jésus ajoute: "Mais après ma résurrection je vous précéderai en Galilée." Or, en Orient, le berger marche devant ses brebis, et celles-ci le suivent répondant à sa voix. Jésus déploie donc les implications de l'image employée par le prophète: ma passion vous scandalisera, vous vous disperserez parce que votre pasteur, frappé à mort, cessera pendant quelque temps de marcher devant vous; mais, quand j'aurai donné ma vie pour vous, je la reprendrai et vous me reverrez, et de nouveau je vous rassemblerai par ma parole familière et je vous précéderai comme un pasteur ses brebis.

Ainsi, pasteur et prêtre, c'est tout un. Car tel est le sens original de ce dernier mot, dont on aimera connaître l'étymologie. L'accent circonflexe du mot *prêtre* dénonce

* Professeur au Collège Sainte-Marie de Montréal.

la chute d'une consonne sifflante qui, jadis, suivait la voyelle. Cette consonne, l'anglais l'a préservée dans *priest*, et l'ancien français, qui disait *prestre*, ne l'avait pas encore perdue. Mais, plus anciennement, le mot s'est écrit *presbtre*: la séquence insolite des trois consonnes — *sbt* — avertit que, cette fois, c'est une voyelle qui a été escamotée: effectivement, *presbtre* continue le latin *presbyter* et le grec *presbyteros*. Nous voici à pied d'œuvre pour disséquer le mot en ses éléments constitutifs: *pres-by-ter*. La dernière syllabe est un suffixe qui sert à rapprocher et à distinguer des termes binaires situés aux deux extrémités d'une représentation ou d'une classe d'êtres: ciel-terre, montagne-plaine, droite-gauche, vieux-jeune. Ce dernier couple est celui qui importe ici, soit, en grec, *presbyteros* et *néôteros*. Une fois écarté le suffixe latin *-ter* ou grec *-teros*, il reste *presby-*, qui est longtemps resté rebelle à l'analyse. Mais on s'est avisé que *pres-* peut être expliqué par l'alternance bien connue e/o comme degré plein de *pros-*, et *-by-* comme le degré zéro (absence de voyelle) de *-bou-*: car on sait qu'en grec le i grec (y) est un u! Or *pros* signifie *devant*, et *bou* signifie *bœuf*. Le *presby-s* est donc, originellement, celui qui est ou qui marche devant les bœufs et, plus généralement, le pasteur qui conduit un troupeau quelconque aux verts pâturages et aux points d'eau. Plus tard, les peuples pasteurs sont devenus les maîtres des sédentaires cultivateurs et, par analogie, on appela leurs chefs rois-pasteurs, leur reconnaissant pour fonction de défendre et de nourrir leur troupeau. Plus tard encore, ou ailleurs, ce furent les Anciens qui dirigèrent les communautés humaines, et les Grecs les appelèrent *presbyteroi*. C'est le mot que les premiers chrétiens ont repris pour désigner ceux qui présidaient à leur communauté et dont ils attendaient qu'ils continuent l'œuvre du Pasteur suprême, les nourrissant de sa Parole et de sa Chair et marchant devant leurs ouailles afin qu'elles ne soient pas dispersées comme des brebis qui n'ont pas de pasteur. Ce sont ces *presbyteroi* que nos *prêtres* continuent.

Les pronoms

Reprenons notre texte: "Je vous précéderai en Galilée". Le pronom personnel de première personne peut référer soit au moi phénoménal de Jésus de Nazareth, à l'homme qui a pérégriné jadis sur les routes de Palestine, soit à son moi transcendantal, s'il est permis d'appliquer cette expression à la personne éternelle du Verbe incarné. Se laissant guider par cette seconde suggestion, on se souviendra des paroles de Jésus: "Qui vous écoute m'écoute", "Quand plusieurs sont réunis en mon Nom, je suis au milieu d'eux". Si, alors, on se demande quel

porte-parole de Jésus a bien pu marcher devant les disciples après la résurrection et les réunir en son Nom de manière que le Maître soit au milieu d'eux, la réponse n'est pas malaisée à trouver: c'est Simon-Pierre. Il faut essayer d'entrevoir comment les choses se sont passées.

Relisons le paragraphe entier de l'Évangile selon saint Marc d'où nous avons tiré le verset-titre:

"Après le chant des psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers. Et Jésus leur dit: "Tous vous allez être scandalisés, car il est écrit: Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées. Mais après sa résurrection, je vous précéderai en Galilée." Pierre lui dit: "Même si tous sont scandalisés, du moins pas moi!" Jésus lui répond: "En vérité, je te le dis, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois." Mais lui représentait de plus belle: "Dussé-je mourir avec toi, non, je ne te renierai pas." Et tous disaient de même. (Marc 14,26-31).

Et voici le texte parallèle de l'Évangile selon saint Luc:

"Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères." — "Seigneur, lui dit-il, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort." Mais il reprit: "Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui que par trois fois tu n'aies nié me connaître." (Luc 22,31-34).

Il ressort de ces passages que, en même temps que Jésus annonce la dispersion de ses brebis et en particulier le reniement de Simon, il prédit leur regroupement par le moyen de ce même disciple renégat dont il a décidé de faire l'assise de sa communauté, le Roc de son Église, la Pierre de fondation. Il ressort aussi que la faute de Simon est une péripétie importante dans le drame qui aura pour dénouement la naissance de l'Église. C'est que, quelque inconfusable qu'ait été la foi de Pierre, il reste qu'il connaît encore bien mal Celui auquel il donne son assentiment et lui-même qui le profère. Il soupçonne seulement le vrai Nom de Jésus, — ce Nom de Seigneur qui n'est connu que dans la foi à Celui qui par sa mort enlève le péché du monde. Et il ne soupçonne pas du tout que lui-même, loin d'être le juste agréable à Jésus et à Dieu qu'il pense être, est un pécheur qui a besoin de pénitence et une brebis égarée tout comme les autres. Mais l'œuvre de Jésus a été de révéler que Dieu est Père et les hommes des créatures pécheresses, mais que Dieu est miséricordieux et que les hommes doivent être parfaits comme leur Père céleste est parfait. Si cette œuvre de Jésus, accomplie en principe une fois pour toutes, doit se poursuivre dans le temps autrement que par la présence phénoménale du prophète de Nazareth miraculeusement prolongée, ce ne pourra être que par la médiation d'hommes qui, ayant cru au Nom véritable de Jésus, auront aussi éprouvé, dans la faiblesse de leur chair, combien est humainement infranchissable l'écart qui sépare le vœu de l'esprit de son accomplissement. Aussi a-t-il choisi pour lui succéder à la tête des brebis que son Père lui a confiées celui de ses disciples qui était le plus présomptueux et le plus fragile en même temps que le plus sincèrement croyant.

Mais Jésus avait prié pour le généreux fils de Jonas, Simon Bar Jona, afin qu'il se convertisse et affermisses ses frères. Cette conversion est un grand miracle moral dont les ressorts profonds sont le secret de Dieu; pourtant ses prodromes du moins ne sont pas entièrement cachés à

notre quête et à notre besoin de modèles. Tout indique que Marie de Magdala a joué dans ce revirement le rôle infiniment délicat de confidente et de médiatrice. N'est-ce pas elle qui, ayant trouvé le tombeau vide, courut en avertir Simon, et comment ne serait-ce pas elle qui aura rappelé au disciple désemparé l'enseignement du Maître sur la miséricorde? Elle a dû lui répéter, avec toute la féminine délicatesse de Dieu même, que le Rabbôni qui avait expulsé d'elle sept démons était bien capable d'exorciser le Satan qui envenimait le cœur de son apôtre depuis ce jour où, après sa belle profession de foi, Jésus lui avait dit: Arrière, Satan! Elle lui murmurait encore que, lorsqu'elle avait pleuré à ses pieds au cours du banquet que son homonyme Simon le Pharisien lui avait offert, il avait dit à son hôte qu'il était beaucoup pardonné à la pécheresse parce qu'elle avait beaucoup aimé, — laissant entendre que, puisque Simon pleure amèrement sa faute, c'est qu'il a beaucoup d'amour, l'amour cette fois humble et repentant d'un homme qui sait désormais d'expérience que lui aussi a besoin de pardon. Et si, encore incapable de comprendre jusqu'où peut aller l'Amour, Simon répondait à Marie Madeleine qu'il croyait entendre Jésus le railler et lui dire: Simon, est-ce bien vrai que tu m'aimes? tiens-tu encore à plastronner et à déclamer devant les autres qu tu m'aimes plus qu'eux? tiens-tu à occuper la première place? à ce coup, la grande passionnée dut l'aider à se ressouvenir que, puisqu'il se mettait désormais à la dernière place, sans doute était-ce un indice que Jésus était disposé à le faire monter au premier rang, comme il l'avait insinué, et à le préposer à la tête de ses brebis encore dispersées. Vint ainsi un moment où les larmes de Simon devinrent celles de Pierre, du Croyant indéfectible qui se sentait poussé par l'Esprit de Jésus à affermir ses frères, à leur révéler précisément qu'ils sont frères, fils du Père dans le Fils unique, parce qu'ils ne sont plus esclaves du péché du moment qu'ils consentent à faire l'aveu de leur faute, de leur très grande faute.

De nouveau lui-même, enthousiaste et convaincant, Pierre commença à répéter aux autres ce que le Seigneur lui avait fait entendre par Marie de Magdala, et peut-être par Lazare le ressuscité et Marie mère de Jésus. Il les affermit un à un et, à leur tour, ils s'assuraient que leurs visions de Jésus n'étaient pas des hallucinations mais des apparitions du Ressuscité qui pardonne. La paix et le courage qu'ils ressentaient étaient en eux les fruits de l'Esprit de leur Seigneur. Tant et si bien qu'un jour "Simon-Pierre — car c'est désormais son vrai Nom — dit à six des disciples de Jésus: Je vais pêcher. Ils lui disent: Nous venons avec toi." Le troupeau des brebis de Jésus a donc de nouveau son pasteur. Sous les apparences, sous les apparitions, sous les espèces sensibles, sous le sacrement de Pierre, c'est le Seigneur qui marche devant les siens ou, selon une autre métaphore, qui en fait des pêcheurs d'hommes.

Cette interprétation du "Je" de notre texte est au moins vraisemblable et ne heurte aucune vérité assurée par ailleurs. Peut-être fait-elle mieux comprendre en cette Année de la Foi comment en vérité la foi opère le dessillement de nos yeux: croire c'est apercevoir le Christ ressus-

cité et régnant près du Père dans la gloire à travers les porteurs de sa Parole miséricordieuse qui rassemble les hommes que le péché séparait et opposait. Sur ce thème, on reviendra en conclusion. La même analogie de la foi guidera notre effort de compréhension de l'autre pronom de notre verset-titre: "vous". En première approximation, le texte oblige à voir dans ce pronom de deuxième personne du pluriel les premiers disciples de Jésus. Mais il semble possible de faire apparaître que bien d'autres sont expressément visés par le texte sacré tel que l'Esprit Saint l'a définitivement voulu et que la tradition l'a transmis. Il nous faut, cependant, élucider d'abord le sens de la locution de lieu: en Galilée.

Le complément de lieu

Au sens obvie, la Galilée est la partie septentrionale de la Palestine ancienne: c'est là que Jésus a exercé la plus grande partie de son ministère et que les disciples ont commencé à se rassembler. Mais dans le Nouveau Testament, en plus d'être un lieu géographique, la Galilée est un symbole d'histoire sainte, l'indication d'une étape dans le temps archétypal et normatif de l'Église primitive. Au début des Actes des Apôtres, Luc rapporte un dit de Jésus ainsi libellé: "Vous serez mes témoins à Jérusalem et en Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre." La terre, ici, a pu signifier d'abord la Terre Sainte, la Palestine, et les extrémités de la terre peuvent être la Galilée. Saint Luc conforme ensuite à ce schéma son exposé du développement de l'Église: elle se déploie d'abord à Jérusalem et en Judée, après la persécution consécutive au martyr d'Étienne elle se répand en Samarie, un peu plus tard on la voit à Antioche s'agréger des Gentils. Saint Jean a adopté le même procédé d'exposition pour le début du ministère de Jésus: il le fait prêcher d'abord à Jérusalem et en Judée, il raconte ensuite son passage par la Samarie et finalement son accueil chaleureux par les Galiléens. Un tel arrangement, différent de celui des Synoptiques, résulte d'un choix intentionnel opéré parmi les matériaux disponibles: connaissant la suite des étapes parcourues par la prédication de l'Église primitive, Jean en a trouvé le modèle dans la vie publique de Jésus et il a tâché de montrer comment son ministère avait été une préfiguration et une préparation de l'activité de ses apôtres. Avec d'autres moyens, Matthieu ne fera pas autrement: quand il introduit Jésus à Capharnaüm au début de la vie publique, il épingle en exergue le texte d'Isaïe qui exalte la "Galilée des nations", insinuant par là que le Maître a précédé ses apôtres auprès des païens.

L'interprétation de la valeur en partie symbolique du mot Galilée se confirme davantage et se complète, si l'on porte son attention sur le syntagme entier où il figure: *eis tèn Galilaian*. N'importe quel débutant dans l'étude du grec connaît la différence entre les prépositions *en* et *eis*, comme entre le datif-locatif et l'accusatif-latif, entre l'expression du complément de lieu sans mouvement et avec mouvement. Bien que dans la *koinè*, qui est le grec qu'écrivent les auteurs néotestamentaires, il arrive que la préposition *eis* perde sa nuance propre de l'indication du

lieu avec mouvement, il reste que l'expression du mouvement lui est connaturelle et doit être maintenue à moins de preuves contraignantes à l'encontre. Or, dans le cas présent, le sens paraît être meilleur si on maintient la valeur distinctive de la préposition. Il convient donc de comprendre que Jésus va marcher devant ses disciples, non pas quelque part à l'intérieur du territoire galiléen, mais bien en prenant la direction de la Galilée. La question se pose maintenant: à partir d'où? Il faut répondre: en partant d'une Jérusalem qui, elle aussi, en même temps qu'un lieu de l'espace terrestre, est un symbole de l'espace-temps ecclésial. Jérusalem était dans l'Ancien Testament et dans l'esprit des disciples le symbole du lieu où devaient se rassembler toutes les nations — les *Gentes*, les Gentils — aux derniers temps, quand s'achèverait le long pèlerinage de l'humanité dans l'histoire. Mais la lettre a étouffé l'esprit, le symbole s'est dégradé en chose de ce monde, et les Juifs espéraient réellement qu'il serait donné à leur ville sainte d'être la capitale d'un empire universel. Mais ici, par son Esprit, Jésus révèle à l'Église qui commence son propre pèlerinage que ce lieu est en fait une figure et que, pour eux, Jérusalem doit être comprise comme un point de départ et non comme un point d'arrivée. Il ne faut pas attendre que les nations perçoivent le signe du Fils de l'Homme dans le ciel avec les yeux de leur corps et viennent d'elles-mêmes vers la Jérusalem terrestre. Il faut plutôt tourner les yeux vers la Jérusalem d'en haut: car le temple de pierre sera rasé, la gloire de Dieu qui était enfermée dans le Saint des Saints sera libérée et rendue visible en tous lieux de la terre, parce que ce que le temple signifiait, le vrai sanctuaire de Dieu parmi les hommes, c'est le Corps du Christ qui, détruit et rebâti en trois jours, édifie son Église à longueur de siècles sur le roc de la foi et de l'amour pénitent de Pierre. Les apôtres doivent donc marcher en direction de la Galilée des nations, comme le petit troupeau rassemblé par le Bon Pasteur et envoyé par lui au milieu des loups. On voit donc que dans l'expression *Galilée des nations*, c'est l'addition isaïenne et matthéenne "des nations" qui porte le poids de la signification, de l'accomplissement du sens. La Galilée, c'est le monde entier ouvert à l'apostolat des disciples de Jésus Ressuscité et Roi-pasteur.

De cette manière, on s'explique bien le "vous" devant qui le Seigneur marche: ce sont tous ceux qui, animés de l'Esprit du Christ, travaillent, en quelque lieu du monde que ce soit, à rassembler un petit troupeau et, en véritables *presbyteroi*, à le défendre contre les loups, à le nourrir de la Parole et de la Chair du Verbe de Vie, et à le guider dans ses transhumances au milieu des nations, le soulevant par l'espérance prophétique qu'il y aura un jour un seul troupeau et un seul pasteur, et s'efforçant de le garder ou de le remettre sous la houlette de Pierre, — d'un Pierre qui apprend toujours de nouveau qu'il est pécheur mais dont la foi en Jésus Seigneur ne saurait défailir.

Il est maintenant possible de définir le prêtre, ce "vous" indéfini auquel le Seigneur ressuscité s'adresse dans l'Esprit Saint. Ce sera notre conclusion. Le prêtre est un homme qui croit que le monde de péché et de mort qui tour-

mente ses frères est totalement intelligible pour Quelqu'Un et que Celui-là a donné la clé de son dessein d'amour en Jésus-Christ; un homme qui sait par expérience qu'il est pécheur et que Dieu a été pour lui un Père miséricordieux tout disposé à l'introduire auprès de lui dans la gloire avec son Fils; un homme qui croit que la mort est un gain et que son aiguillon n'a plus de pouvoir sur ceux qui

font confiance au Vainqueur de la mort; un homme enfin dont la foi est contagieuse et qui tâche de nourrir de la Parole et du Pain de Vie les brebis que Jésus, par son témoignage et par celui de tant de martyrs qui l'ont précédé, rassemble autour de lui pour qu'il les oriente vers l'unique bercail dont le successeur de Pierre, le Presbytre visible du Grand Prêtre éternel, est le fidèle gardien.

AU SERVICE DU FRANÇAIS

IL NOUS SUFFIT DE LE VOULOIR

Joseph D'ANJOU, S.J.

R IEN D'ÉTONNANT si ma chronique intitulée "Nous-mêmes et par nous-mêmes" a soulevé un peu d'émoi chez ceux qui n'ont pas lu ou qui ont oublié mes réflexions antérieures. Mais, dans la continuité des articles concernant notre langue que publie la revue *Relations* depuis une dizaine d'années, celui du mois de février dernier (p. 45) ne présente ni contradiction ni difficulté.

D'une part, je m'évertue à relever et à corriger "l'affreux jargon québécois", en conseillant de parler la langue honnête de la francophonie, non le "canaouiche", sorte de sabir inclassable et déclassé, mais répandu chez nous. D'autre part, je repousse le projet par lequel on voudrait imposer aux jeunes du Québec des professeurs et des manuels français. Où se trouve la contradiction ?

D'abord, j'ai dit et redit que j'estime nos enseignants, prêtres, religieux, religieuses et laïcs, hommes et femmes, capables, pourvu qu'ils y mettent leur cœur, d'apprendre à *prononcer* avec raffinement le français *en moins d'un an*. L'exemple des artistes de notre scène, des lecteurs, chroniqueurs et interlocuteurs de nos postes radiophoniques justifie mon optimisme *sur ce point*. Car nos enseignants possèdent, en général, plus d'instruction que la majorité des bonimenteurs de la radio et de la télévision. De plus, je demeure persuadé que la réforme de notre langue doit commencer à *l'école* et par le ravaudage de *la prononciation*. Ce premier effort, le plus facile, une fois consenti, organisé, voire décrété par qui de droit, nous poursuivrons ensuite, indéfiniment, l'amélioration de nos connaissances linguistiques, grammaticales et littéraires. Et je répète que nous ne devons pas recourir à des étrangers pour l'accomplissement de cette besogne. Autrement, nous décernons à nos enseignants un diplôme d'inaptitude qui les déprécie à leurs yeux et dans l'esprit de tout notre peuple. Voilà ce que je refuse absolument de faire et à quoi je ne veux pas coopérer.

En outre, et c'est l'aspect du problème qui paraît avoir choqué dans ma récente chronique, je ne crois pas les francophones d'Europe plus aptes que nous à rénover notre langue. On m'accuse, ici, soit de hargne à l'égard de la France, parce que j'ai critiqué la mauvaise tenue du

français écrit et parlé en Europe aujourd'hui, soit de purisme et de conservatisme outrancier, parce que je lutte à mort contre les "fautes vivantes" (voir *Relations*, avril 1968, p. 125) du français actuel. Une langue évolue, objecte-t-on; le vocabulaire du XXe siècle diffère de celui de Corneille; et notre syntaxe, de celle de Boileau. Comme si le moins érudit des professeurs de français ignorait ce truisme.

Or, pour ne pas étendre le débat, rappelons les cris d'alarme lancés par des Français, par Étiemble, en particulier, après ceux de maints linguistes et grammairiens, quand ils constatent la détérioration de la langue écrite et parlée en France. Je citerai aussi les paroles de M. Georges Pompidou à l'adresse du Haut-Comité pour la défense et l'expansion de la langue française.

Parmi les menaces qui compromettent l'avenir du français, la corruption de notre langue, en France même, vient au premier rang.

Les causes de cette dégradation du parler français ont été fréquemment analysées par certains d'entre vous. Elles tiennent à la xénomanie dont fut frappée l'Europe au lendemain de deux guerres qui l'abaissèrent d'autant plus qu'elles affirmèrent la suprématie économique et technique de l'Amérique... Cependant, le relâchement de la syntaxe et l'abâtardissement du vocabulaire me semblent provenir surtout d'une moindre exigence de rigueur intellectuelle, d'une décadence du goût et finalement d'une insensibilité au ridicule...

Le redressement ne se fera qu'au prix d'un effort systématique... Il faut créer, par la contagion de quelques bons exemples, un esprit de croisade. (*Mieux dire*, Bulletin de l'Office de la Langue française, Québec, février 1968, p. 2.)

Aussi longtemps que la France elle-même n'aura pas effectué l'épuration de sa langue, il vaudra mieux, je pense, confier à nos écoles et à nos maîtres la réfection du français de chez nous. Hargne contre la France ? Xénophobie ? Allons donc ! La xénomanie, ou xénophilie, dénoncée par M. Pompidou, offre-t-elle plus d'avantages ? L'objection d'ailleurs porte à faux en ce qui me touche. J'ai toujours vu et je continue à voir un irréparable malheur dans notre séparation d'avec la France et notre asservissement politique à l'Angleterre par le traité de 1763. Mais il y a une marge entre la fidélité à la France et l'imitation ou l'emprunt de ses erreurs. Or, le mépris de

nous-mêmes que signifierait l'importation de professeurs et de manuels français nous disposerait à copier les fautes et les défauts des Français, non à nous purger des nôtres. S'adressant à un prêtre, un de mes correspondants se livre à un plaisant jeu de mots lorsqu'il affirme: à prononcer "parfin" au lieu de *parfum*, on ne se rend pas coupable de "péché mortel". Je rétorquerai, sans jeu de mots, que l'on commet alors une *grave faute* d'élocution.

Les faits démontrent encore deux choses que j'ai signalées: les nôtres qui parlent bien évitent les manies auxquelles cèdent trop de Français; et ces derniers ne souffrent guère que nous les reprenions; ils se plaisent même soit à railler notre baragouin, soit à défendre mordicus leurs incorrections. Cela manque pour le moins d'élégance. Nous admettons, nous, qu'on nous aide à nous amender; et je vois dans cette attitude, par son humilité même, une preuve d'intelligence et un gage de progrès.

Enfin, il n'y a pas raison de craindre le découragement de la multitude, sous prétexte que je conçois la possibilité de résoudre "nous-mêmes et par nous-mêmes", *en moins*

d'un an, notre problème linguistique. Je n'ai jamais prétendu que le peuple — ni celui des écoliers, ni, moins encore, celui de leurs parents — parviendrait à s'exprimer bellement au bout d'une année d'application. Je maintiens seulement que notre clergé, nos congrégations religieuses, nos laïcs adonnés à l'enseignement doivent et peuvent, en moins d'un an, réussir à *prononcer* parfaitement le français. Ce résultat obtenu, — et il fallait, depuis des décennies, l'exiger à *tout prix* et *sans délai*, — nous entreprendrons avec élan les autres tâches que commande une restauration complète de notre langue: enrichissement du vocabulaire, avec le souci de la justesse et de la précision, étude approfondie de la grammaire et du style, émulation quotidienne, à l'école d'abord, puis à l'usine et au foyer, pour que chante, "sur les bords du grand fleuve",

Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

Vrais du grec ancien, ces vers d'André Chénier pourraient et devraient convenir à la langue que nous parlons. Pour cela, il nous importe et il suffit de le vouloir.

QUELQUES PRÉREQUIS AU DIALOGUE PASTORAL DANS UN MONDE SÉCULARISÉ

YVES SAINT-ARNAUD *

LA PRISE EN CHARGE de l'homme par l'homme apparaît comme un thème majeur de la pensée contemporaine; aussi plusieurs n'hésitent-ils pas à proclamer la mort de Dieu et à dénoncer la religion comme un obstacle à l'épanouissement de la liberté humaine.

Quelles que soient les exagérations et les déviations qu'entraîne aujourd'hui le mouvement de sécularisation, un fait semble certain: l'homme contemporain apprend de plus en plus à penser et à construire son monde "sans l'hypothèse Dieu", selon l'expression de Dietrich Bonhoeffer.

On comprend, dans un tel contexte, le malaise — et souvent l'angoisse — des chrétiens qui s'efforcent de répandre la Parole de Dieu. Combien de

* Psychologue-consultant en relations humaines.

prêtres, par exemple, se sentent devenir inutiles et incapables de rejoindre une société qui leur ferme la porte! Les uns se découragent, d'autres ferment les yeux, certains se révoltent. Il en est aussi qui, refusant de se laisser mettre au ban d'une société à laquelle ils appartiennent et qu'ils aiment, œuvrent à comprendre et rejoindre les gens qui les entourent.

Besoin religieux et actualisation de soi

Personnellement, lorsque j'essaie de me situer comme membre de l'Église, deux questions me viennent à l'esprit. La première peut être formulée comme suit: "Est-il possible de rester fidèle à l'Église et à la Bonne Nouvelle qu'elle véhicule, tout en s'engageant pleine-

ment dans le monde actuel qui est en voie de sécularisation?" Que je réponde affirmativement, et surgit, la seconde question: "Quelles sont les conditions et les conséquences d'un tel engagement?"

Il m'est impossible d'apporter en quelques lignes une réponse satisfaisante à de telles questions. J'aimerais cependant présenter quelques réflexions qui me viennent à l'esprit lorsque j'essaie d'y répondre.

À partir de mes contacts académiques et professionnels avec le milieu universitaire je suis arrivé à la conclusion que, pour, un nombre croissant de mes contemporains, le besoin religieux¹ est perçu comme un obstacle sérieux à l'actualisation de soi. En effet,

1. J'appelle besoin religieux le besoin qu'éprouve un individu, — au niveau de sa subjectivité, — d'établir une relation interpersonnelle avec un être transcendant.

plusieurs d'entre eux découvrent aujourd'hui, — avec tristesse ou avec hostilité selon le cas, — que l'Église leur a fait mal; elle a ébranlé la confiance qu'ils pouvaient s'accorder à eux-mêmes comme artisans de leur bonheur. Ils ont l'impression que, pour satisfaire leur besoin religieux, l'Église a exigé un prix trop élevé en leur demandant de mettre en veilleuse des aspects importants de leur personnalité. Voici, à titre d'exemple, le reproche qu'un ex-prêtre catholique américain adresse à l'Église: "L'Église a cessé de croire en l'homme. Elle se méfie de lui, le voit comme passionnément engagé dans la recherche du péché, le considère comme blessé et déformé²."

Devant le conflit qui naît entre un besoin religieux surdéveloppé et les besoins d'actualisation de soi, maints contemporains n'hésitent pas à sacrifier le besoin religieux. Ils n'acceptent plus d'évaluer leur dynamisme intérieur à partir de critères religieux. Au contraire, ils soumettent la religion, comme toutes les autres valeurs, à un critère plus fondamental: leur propre actualisation.

Trois prérequis au dialogue pastoral

La seule façon, me semble-t-il, de maintenir le dialogue avec un monde qui se construit "sans l'hypothèse Dieu", c'est de reformuler le Message Évangélique en fonction des aspirations profondes de l'homme. Cela comporte un certain nombre de conditions que je considère comme des prérequis au dialogue pastoral dans un monde sécularisé. Je n'en mentionne, ici, que trois:

a) *Le premier est de retrouver la confiance en l'homme.* Et cette confiance en l'homme commence concrètement par la confiance en soi-même. J'entrerai dans le monde sécularisé avec d'autant plus de crédit que j'y apporterai une vision personnelle de ce que j'appelle la vérité. Ma vérité, avec tout ce qu'elle comporte de limites et de déformations possibles, aura toujours plus de poids auprès de mon interlocuteur que la vérité dite objective ou que la vérité avec un grand V. Autant l'homme contemporain est aller-

gique à la possession tranquille de la vérité, autant il est à l'écoute de ma vérité subjective, celle qui est significative pour moi, celle qui jaillit de mon expérience humaine. C'est là un renversement presque total des attitudes traditionnelles: autrefois, on me mettait en garde contre ma subjectivité en m'invitant à rendre le Message évangélique aussi indépendant que possible de la subjectivité de l'intermédiaire; aujourd'hui, on attend de moi que je sois simplement moi-même, avec mes limites et mes convictions, confiant en ma propre subjectivité, confiant aussi en la subjectivité de mes interlocuteurs.

b) *Le second prérequis est de dépouiller la présentation de la Bonne Nouvelle du Christ, de son revêtement religieux.* S'il est vrai que le christianisme n'est pas d'abord une réponse au besoin religieux mais le dévoilement des aspirations les plus profondes de l'être humain, il faut en tirer toutes les conséquences. L'observation systématique de la subjectivité de l'être humain permet de découvrir en tout homme un dynamisme d'actualisation qui semble sans limite. L'homme sain psychologiquement n'a jamais son quota d'amour, de créativité, ou de compréhension. L'homme a besoin d'amour, il a besoin de produire, il a besoin de comprendre. Ces besoins, qu'on peut considérer comme les besoins fondamentaux de la personne, créent une attente continue en l'homme. On peut ici parler d'un besoin d'absolu qui est le besoin d'aller jusqu'au bout de soi-même. C'est dans la poursuite infinie de cette actualisation de soi que prend naissance le besoin religieux, celui d'établir une relation personnelle avec un être transcendant qui éventuellement devrait m'assurer une satisfaction totale de mes besoins fondamentaux. Devant mes limites et le manque de ressources nécessaires à mon actualisation totale, — aussi longtemps que la mort, par exemple, m'apparaît comme un obstacle insurmontable, — je me tourne spontanément vers un "plus-grand-que-moi". Le besoin religieux apparaît ainsi comme une réponse à la double prise de conscience de mes besoins fondamentaux et de mon incapacité de les satisfaire. Il faut noter, cependant, que le développement d'un besoin religieux n'est qu'une réponse parmi d'autres à cette prise de conscience. Certains acceptent comme un fait inévitable, —

et absurde sans doute, — l'existence de besoins qu'il est impossible de satisfaire; d'autres cherchent une solution sur un plan uniquement horizontal.

C'est cette multiplicité de réponses qui me semble exiger une distinction radicale entre la Bonne Nouvelle du Christ et la religion chrétienne. La première rejoint tout homme, car elle l'aide à expliciter ses besoins fondamentaux; la seconde répond à un besoin secondaire qui, souvent, n'existe plus chez mon interlocuteur. Faut-il aller jusqu'à développer un "christianisme athée" ou un Évangile sécularisé, comme certains auteurs le prétendent? Je ne sais pas. Mais une chose me semble certaine, c'est qu'aujourd'hui, la religion chrétienne est devenue pour plusieurs un obstacle à la compréhension du Message chrétien. Non seulement le langage religieux est foncièrement contaminé par les blessures psychologiques dont il a été l'instrument, mais la réalité même qu'il véhicule est perçue comme un obstacle à l'amour que veut répandre le christianisme.

Quelqu'un pourrait m'affirmer, par exemple, que l'homme est heureux dans la mesure où il accepte le salut qui lui vient par l'Église et les sacrements. Il peut me dire cela à moi, parce que la perspective religieuse dans laquelle il se situe alors éveille en moi plus d'expériences heureuses que d'expériences malheureuses. Mais quel effet aura cette affirmation chez celui dont le besoin religieux est associé à une somme plus grande d'expériences malheureuses? Comment parler de la nécessité et de la beauté du feu à celui qui vient de perdre ses biens ou de devenir infirme au cours d'un incendie? Tel est le genre de problèmes que le chrétien rencontre aujourd'hui, lorsqu'il annonce la Parole de Dieu. C'est pourquoi je crois nécessaire, comme second prérequis au dialogue pastoral dans un monde sécularisé, de dégager le Message Chrétien (la Bonne Nouvelle que l'actualisation totale de l'homme est garantie) de la religion chrétienne (qui concerne les moyens d'actualisation).

c) *Le troisième prérequis donne le versant positif de ce qui vient d'être décrit: il consiste à rejoindre l'homme au niveau de ses besoins fondamentaux.* Si les deux autres prérequis sont assurés, les principaux obstacles au dialogue

2. James Kavanaugh, dans *Psychology Today*, juillet 1967, p. 19.

L'HOMME D'ICI ET LE SALUT OFFERT

Julien HARVEY, S.J.*

pastoral me semblent écartés. J'ai désormais le champ libre pour mettre en pratique le Message dont je veux témoigner: celui de l'amour. Quels que soient les problèmes de mon interlocuteur, quelles que soient les souffrances qu'il ait subies dans l'Église, quelles que soient sa philosophie de la vie et ses valeurs, je suis certain d'une chose: c'est qu'il y a au fond de lui, comme au fond de tout être humain, un besoin d'être aimé. C'est là, peut-être, le besoin le plus fondamental de l'être humain; et si je réponds à un tel besoin, je crois que je deviens un véritable médiateur de l'amour du Christ, c'est-à-dire un chrétien en actes et non seulement en paroles.

On rejoint ici une attitude fondamentale qui a toujours guidé les conseillers spirituels; mais les découvertes de la psychologie des relations humaines peuvent nous aider à revaloriser la dimension intersubjective qui, trop souvent, est passée au second plan du dialogue pastoral. Il ne suffit pas, en effet, que mon interlocuteur *soit* aimé pour que son besoin d'amour soit satisfait; il a besoin de *se sentir* aimé. Et pour qu'il se sente aimé, il ne suffit pas de lui dire que je l'aime. Au contraire, on se méfie à juste titre de quelqu'un qui insiste trop là-dessus. L'autre se sentira aimé dans la mesure où j'éprouverai pour lui une réelle affection; c'est de chaleur humaine que mon interlocuteur a besoin, non pas de cet amour "pur, pur, pur" qui consiste à vouloir le bien de son âme et qui, le plus souvent, méprise les sentiments. Je n'hésite pas à dire que si, par crainte des dangers d'une relation trop humaine, je garde mes distances vis-à-vis de mon interlocuteur et me contente de l'aimer de façon cérébrale, il me manque un prérequis essentiel au dialogue pastoral, surtout dans un monde en voie de sécularisation. Dans le monde religieux d'autrefois, il suffisait peut-être, pour découvrir la Bonne Nouvelle du Christ, d'éprouver les effets d'un amour de bienveillance ou de disponibilité de la part du prêtre ou du médecin; il suffisait de se savoir aimé par lui. Aujourd'hui, le dialogue devient souvent impossible, parce que le non-chrétien ne se sent pas aimé par celui qui lui annonce la Parole de Dieu.

3333, chemin de la Reine-Marie,
Montréal.

SI L'ON REPREND en catégories québécoises l'affirmation de Dietrich Bonhoeffer qui caractérisait l'homme moderne en disant que c'est l'homme devenu majeur, la date de notre arrivée à la majorité doit être le 7 septembre 1959. C'est le jour où un grand politicien de la génération précédente est mort, Maurice Duplessis. Qu'on observe ce qui s'est passé chez-nous depuis lors, dans les domaines vitaux de notre identité, et on constatera que la plupart des directions nouvelles de notre développement convergent vers cette date. Et les traits mêmes de notre recherche de nous-mêmes pendant la dernière décennie sont étonnamment lisibles en termes de réaction contre les lignes de force des quinze années qui avaient précédé.

Évidemment, il n'est pas question d'appliquer ici un naïf *post hoc propter hoc*, ni de chercher un bouc émissaire; au niveau de nos problèmes fondamentaux, il y a eu depuis lors bien d'autres facteurs: un renouveau de notre conscience nationale, l'avènement massif des *mass-media*, et aussi le concile. Il demeure que le renouveau politique d'après 1959 a servi de point de départ au déblocage.

Il n'est pas étonnant de constater maintenant qu'un des traits majeurs de la quête de notre identité soit la *réaction contre l'institution*. Ou plus exactement la méfiance à l'égard de toute institution qui existait avant 1959. On n'avait qu'à regarder avec un peu d'attention notre splendide pavillon du Québec à l'Expo pour se rendre compte du fait. Beaucoup de ce qui précédait était là, mais était là *comme passé*.

Sur le terrain religieux, si vitalemment lié à l'identité de la personne et du

* Professeur d'Écriture Sainte à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal, le P. HARVEY nous communique ses réflexions sur le sujet traité dans l'article précédent. Voir aussi, un peu plus loin (p. 163), les considérations du P. de Lubac sur "Le christianisme et les religions humaines".

groupe, cette accession à la majorité s'est traduite en termes de mise en question de l'"*establishment*", de la très vaste institutionnalisation religieuse de chez-nous. Je ne veux pas entrer ici dans la critique de ce fait; tous ceux qui se sont penchés tant soit peu sur notre histoire sociale d'après 1760 savent que la seule structure qui nous a été alors laissée a été celle de l'Église. Et il n'est pas étonnant que celle-ci se soit lourdement chargée de tâches subsidiaires dans les deux siècles qui ont suivi. Et il n'est pas étonnant que la mise en question doive être, après deux siècles, profonde. L'Église, n'a pas de charisme théocratique garanti et elle s'est tirée d'affaire comme elle a pu, comme les autres Québécois dont elle était formée.

Après dix années, les traits de la revision sont déjà si accentués que la pensée théologique importée risque plus d'embrouiller le problème que de l'éclairer. Qu'il s'agisse de la théologie de la sécularisation, ou de la théologie de la "mort de Dieu", l'une allemande et l'autre américaine, les deux ont en général leur contre-partie québécoise; mais elles ne doivent en aucune façon nous empêcher de nous pencher d'abord sur ce qu'est notre véritable dynamique interne dans la recherche présente de notre identité. Notre sécularisation a ses propres racines chez-nous, et c'est à partir de là que nous pourrons le mieux évoluer. Et cela même si nos traumatismes propres (*Quebec is not a province, it is a state of mind!*) risquent de nous pousser à une technique sommaire de guérison, qui nous sorte de l'anxiété et de l'aliénation pour nous amener à un nouveau paradis du consommateur religieux. Car j'imagine ne surprendre ici personne si je fais remarquer qu'un mauvais virage de notre pensée religieuse de fond rendra beaucoup moins possible la prise en main de notre destin. Et qu'inversement la prise de conscience de notre identité et la question de notre souve-

raineté politique ont un retentissement théologique considérable dont aucun croyant lucide ne saurait se désintéresser. La véritable foi ne s'établit que dans une personne libre, ou du moins capable de liberté. Toute la question est de savoir quelle forme prendra la liberté dont nous avons besoin.

La revision est déjà si concrètement en marche que des formes nouvelles, qu'on pourrait presque appeler des nouvelles institutions, se dessinent. Et la plus significative est ce que j'appellerais le *christianisme externe gratuit*. En termes plus techniques, cela signifie la tendance à ne pas réparer l'institution ni même à la rénover fondamentalement, mais à s'installer hors de l'institution, hors de l'Église que nous constituons, pour devenir un type québécois de "troisième homme". C'est un homme qui a besoin de foi, qui expérimente encore que l'approfondissement des trois besoins fondamentaux de connaître, d'aimer et de créer arrivent, si on devient adulte, au besoin d'absolu. Et d'un absolu *donné*. D'un absolu donné en Jésus-Christ. L'homme d'ici veut se savoir accepté par l'absolu, il a besoin d'une espérance, au-delà de ce pays qui, plus que symboliquement, est l'hiver. Mais en même temps, cet homme a été pendant si longtemps un *chrétien interne contraint* ! Il a tellement lié, et depuis si longtemps, ce besoin d'absolu à un réseau complexe de contraintes, de scrupules, de conventions superficielles, qu'il est tenté de rejeter toute incarnation, toute vie de foi, toute marche à la suite de Jésus, pour ne conserver qu'à l'état cérébral et purement individuel cette précieuse foi en l'acceptation de lui-même, le mal-aimé, dans l'amour de Jésus-Christ. Une Bonne Nouvelle confidentielle, qui guérit et fait vivre.

C'est déjà beaucoup. C'est un indice de santé humaine fondamentale. Et c'est sans doute le meilleur départ pour une *pré-catéchèse*. Ce qui serait dommage, c'est que nous en fassions une situation *normale*, qui serait garantie à la fois par l'anthropologie et par l'Évangile. Car ce serait là une impasse, celle que j'ai appelée le christianisme externe gratuit.

Car c'est là ce que le même Bonhoeffer appelait la "grâce à bon mar-

ché". Le grand martyr évangélique, qui a tant lutté contre la religiosité stérile qui inlassablement s'agglutine au christianisme, est tout de même mort pour demeurer fidèle à l'institution, à l'Église visible, et structurée, et concrète. À la seule Église qui rassemble visiblement les hommes dans ce monde-ci.

"La grâce à bon marché, c'est prêcher le pardon sans la repentance, c'est le baptême sans l'acceptation d'une discipline ecclésiastique, c'est la communion sans confession, c'est l'absolution sans confession personnelle. La grâce à bon marché, c'est la grâce sans le coût d'être disciple, la grâce sans la Croix, la grâce sans Jésus vivant et incarné" (*The Cost of Discipleship*, p. 47).

Chez-nous, en pleine période de désintoxication nationale, cela risque de devenir notre solution commode. Puisque l'institution ancienne nous a traumatisés, vivons maintenant notre foi *sans* institution. Mais nous devons bien savoir que ce que nous sacrifions alors, c'est *l'incarnation*. Ce que nous sacrifions, c'est le seul Jésus qui soit, Jésus-vivant-comme-Église, qui continue de vivre et de transformer le monde *présent*, et cela au prix que cela coûte. Au même prix que l'Incarnation et la Croix. Ce qui nous éloigne beaucoup d'un christianisme sécurisant de consommateur. Et ce qui nous rapproche beaucoup du christianisme des pauvres, même si ce christianisme ne cesse d'irriter notre lucidité croissante d'hommes arrivés à la majorité.

Ceci dit, il n'est évidemment pas question du statu quo. Tout reste à faire. Notre conversion de la religiosité à la vraie vie chrétienne communautaire exige toujours autant la remise en question de nos institutions. Que nous ayons un grand besoin de saine sécularisation, et peut-être surtout de décolonisation au niveau ecclésial m'apparaît évident. Et cela demande beaucoup plus de responsabilité, de compétence, de travail et de fidélité que l'importation d'institutions qui ont réussi ailleurs. C'est pourtant seulement à ce prix que l'Église continuera d'avoir la confiance de l'homme d'ici. Ce dont nous avons d'abord besoin actuellement, pour notre foi, ce sont des hommes qui soutiennent notre foi par des *actes*; nous y sommes si peu habitués qu'une affirmation de foi comme celle du cardinal Léger nous a laissés déconcertés, et plusieurs parmi nous ont été tout près de s'en débarrasser par des explications faciles. Et

pourtant, maintenant que le progrès social et technique assure de mieux en mieux les fonctions subsidiaires, et mieux souvent que les institutions ecclésiastiques n'avaient su le faire, c'est seulement à ce prix que notre foi saura répondre aux aspirations fondamentales de l'homme d'ici.

Ces perspectives me semblent les seules qui puissent diriger notre pré-catéchèse, même si celle-ci devra souvent se contenter d'aborder l'homme québécois blessé sous des formes extrêmement simplifiées, incluant même parfois la mise entre parenthèses provisoire de toute religion incarnée. Mais si nous ne pouvons dépasser ce stade, nous n'aurons pas réussi la réalisation de notre vocation d'hommes. Nous pourrions toujours vivre avec notre vieille formule nationale: les choses vraiment difficiles doivent être laissées au "bon Dieu", les modérément difficiles aux étrangers, et nous nous chargeons bravement des autres.

Mais nous savons déjà que nous serons cette fois-ci très, très malheureux, car nous avons appris, depuis 1959, que nous pouvons faire mieux que cela. Nous avons appris cette chose merveilleuse qu'est la liberté. Et nous devons maintenant prendre le risque d'en payer le prix.

"Le temple de la lumière"

Pour vos ampoules
tubes fluorescents
et
fournitures électriques

JEAN BÉLAND, Ing. P.,
président
et directeur général



7152, boul. Saint-Laurent
Montréal - 274-2465*

UN LIVRE DISCUTÉ ET DISCUTABLE

IL S'AGIT DE l'ouvrage, de 175 pp., paru aux Éditions de l'Homme, avec le titre *L'Église s'en va chez le diable*, sous la signature des trois pasteurs de Saint-Maurice de Duvernay: monsieur le curé Jean Caron et les Pères Guy Bourgeault et Jean Duclos, jésuites. Un hebdomadaire de fin de semaine y alla de photos et manchettes tapageuses de fort mauvais goût. Si bien que pour aborder ce volume avec équité il faut dépasser ce barrage de propagande ou de préjugés.

Puisqu'il s'agit d'une expérience de pasteurs exerçant le ministère paroissial, c'est de pasteurs avant tout que nous souhaiterions entendre les réflexions puis, celles de théologiens chevronnés. En attendant ces avis particulièrement autorisés, nous nous permettons, l'ouvrage s'adressant à la masse des fidèles et des prêtres, d'apporter ces réflexions de quelqu'un de la masse.

De ce volume il faut dire, je crois, d'abord beaucoup de bien car c'est une joie persistante et profonde de connaître, à travers ces courts chapitres enlevés, inspirés de la prédication à Saint-Maurice, la façon renouvelée dont ils présentent la vie chrétienne. Ils l'ont saisie dans l'authentique lumière du Concile, en particulier, celle des grands textes de *Lumen Gentium* et *Gaudium et Spes*, axée de façon nette et ferme sur la forme la plus authentique de l'amour de Dieu, à savoir l'amour du prochain vécu au ras de la réalité quotidienne. Il n'y a point de vie chrétienne sans cela et c'est à partir de là que tout le reste doit reverdir. Ainsi nous retrouvons une religion vraie, un dimanche vrai, une messe vraie, ruisselants de la lumière du mystère pascal, depuis le triomphe éphémère des Ramenaux jusqu'à la Pentecôte des Apôtres, et à notre Pentecôte personnelle. Les grandes données de notre foi jusqu'au mystère de la Trinité qui les couronne sont saisies au niveau de notre vie, avec des aperçus sur le Sacré-Cœur, la Sainte-Vierge, le culte des saints, l'amour et les problèmes des époux, etc. Tout n'est pas or mais or

il y a et on se prend à souhaiter, en lisant ces pages neuves et humaines, qu'elles soient entre toutes les mains, surtout des laïcs cultivés qui veulent reprendre leur vie chrétienne et lui donner pleine vigueur.

Hélas, il y a la suite: le dernier quart du volume consacré à *L'Église et nous* où, pour ma part, je ne puis reconnaître ni l'esprit de l'Église en général ni celui de Vatican II, en ses constitutions, décrets et déclarations que l'Esprit Saint a inspirés et endossés. Peut-être y retrouve-t-on l'esprit de certains débats, des heures qui pouvaient être du diable, disait Jean XXIII.

Vatican II a fait avancer la pensée acquise de l'Église, il ne l'a point reniée. En conséquence, je ne crois pas que nous entendions ici tout à fait la pensée de l'Église sur le rôle de l'autorité dans l'Église, ni que l'on sente tout le respect et l'amour que garde à l'Église celui qui la considère dans la foi, même lorsqu'Elle l'éprouve; ni sur le rôle qu'ont eu et qu'ont encore les institutions dans la vie de l'Église. Parler de "l'hérésie de l'atavisme de la foi" me paraît offensant et profondément infidèle à la réalité chrétienne.

On invoque, je le sais, l'autorité de Karl Rahner et ses pronostics d'un christianisme de diaspora, pour concentrer l'effort sur l'adhésion personnelle des chrétiens. Mais en face, il y a l'opinion contraire de Jean Daniélou qui soutient avec autant de sérieux que l'Église renoncerait à être l'Église des pauvres si elle renonçait à toute institution chrétienne (cf. *Relations*, fév. '68, pp. 51, 52).

L'école catholique ou confessionnelle est justement une de ces institutions présentement remises en question chez nous. Nos auteurs gaillardement prennent parti contre elle. Ils invoquent même la déclaration de Vatican II sur l'éducation pour rappeler ici aux parents leur responsabilité primordiale. D'accord. Mais de quel droit omettent-ils le passage où le Concile explicitement recommande et encourage l'école ca-

tholique, comme ils omettent toutes les déclarations autorisées de NN.SS. les évêques de la province en faveur de l'école confessionnelle, de 1963 à la dernière, du 1er mars 1968? Ces documents nous donnent la pensée de l'Église officielle, non celle d'une école de pensée. Aussi les fidèles auront réponse facile aux propos cruels qu'on leur jette pour le jour où l'école neutre s'établirait chez nous: "l'école ne sera que le miroir cruel de notre incroyance collective et de notre manque d'esprit chrétien" p. 167. Par milliers, par dizaines de milliers, ils veulent encore défendre leurs écoles confessionnelles comme c'est leur droit reconnu, et comme les y invitent le Concile et leurs évêques. Au lieu de les aider en leur présentant la pensée complète de Vatican II, on sème chez eux la division et le défaitisme.

On juge de même avec une singulière légèreté les œuvres que nous avons mises sur pied pour l'éducation de la foi (p. 163), cela frise l'inconvenance. Il y a dans cette attitude apostolique, à mon sens, une sorte de cartésianisme spirituel qui ne reconnaît de foi que celle qu'il voit répondre à ses propres exigences, c'est-à-dire exister sans le moindre appui sociologique. L'Église, à l'écoute de tous ses enfants, a toujours cru que la foi chemine fort bien pour les humbles à travers de saines institutions; elles sont pour eux véhicules de sagesse chrétienne comme de sagesse humaine.

Que conclure de ces propos sinon que ce volume, aux trois quarts excellent, gagnerait à être repris et dignement achevé. Débarrassé, cette fois, de l'église dynamitée de la couverture qui me paraît un mensonge, comme aussi du titre ambigu qu'on ne sait trop à qui attribuer: aux auteurs ou au peuple qu'ils entendent. Nous aurions alors un excellent ouvrage de catéchèse pour adultes, adapté à nos besoins. Nous sortirions de nos routines et de nos paresseuses. C'est sûrement le vœu profond des auteurs, même si en fin de course, à mon avis, ils ont choppé.

Georges ROBITAILLE.

"UN TRAIN PASSE"

C'est le titre commun aux cinq émissions que la Commission montréalaise de l'Année de la Foi a lancées récemment sur les ondes du poste CKAC. Chaque soir, à 9 heures, du 25 au 29 mars, les auditeurs furent conviés à réfléchir sur des thèmes fondamentaux de notre foi: *Dieu ? on n'a pas le temps d'y penser* — *Le vrai visage de Dieu* — *Le Christ qui donne la vie* — *Le Christ qui vit dans le prochain* — *La vie chrétienne est communautaire*.

Le titre général, *Un train passe*, symbolise bien la vie de foi qui relie la terre au ciel et dans laquelle entrent librement ceux qui désirent faire le voyage.

Éloges

Il faut dire beaucoup de bien de cette entreprise. D'abord, les initiateurs ont eu le mérite de concevoir et de lancer une série d'émissions qui ne manquaient pas d'originalité et, surtout, qui présentaient un caractère fortement doctrinal, contrairement à la grande majorité des émissions religieuses tant à la radio qu'à la télévision.

La doctrine offerte aux auditeurs était d'une grande richesse. Elle exposait ce qui est l'essence du message évangélique: l'avènement du Royaume de Dieu par l'infusion de la vie divine dans les âmes, grâce à la médiation rédemptrice du Christ. Cette vue "verticale" qui met en lumière les rapports des hommes avec Dieu est de nos jours trop souvent négligée, en faveur d'une vue "horizontale" qui souligne les rapports avec l'ensemble de l'humanité de l'œuvre du Christ et de son message. Pourtant, ce dernier point de vue n'est que le complément du premier, sans lequel il est vidé de tout sens sacré et surnaturel, pour n'être plus qu'un aperçu de sociologie.

La forme donnée à l'émission était excellente à plusieurs points de vue. On imagine une conversation entre deux voyageurs dans le train Montréal-Qué-

bec, un prêtre et une jeune mère de famille, vendeuse dans un magasin de disques. Le dialogue rendait l'exposé plus vivant sans donner à la dramatisation trop d'importance et ainsi voiler le contenu du texte. On choisit un homme et une femme afin que la différence des voix facilite l'intelligence du texte et mette plus de vie dans l'émission. Le choix du médium de la radio fut peut-être inspiré par des considérations financières. Ce médium avait l'avantage de ne pas distraire, du fond doctrinal, l'attention des auditeurs qui pouvaient se représenter le décor et les deux personnages au gré de leur imagination. Le texte était remarquable de clarté et d'élévation, de naturel et de chaleur. Plusieurs passages admirables de poésie rendaient intelligibles au cœur certains aperçus profonds, par nature moins accessibles.

On a confié l'exécution du projet à des artistes chevronnés. L'auteur, Guy Dufresne, s'est fait connaître depuis de nombreuses années par la qualité et l'intérêt dramatique de ses textes. Les deux animateurs, Guy Mauffette et Dyne Mousseau, remplirent leur rôle avec âme et grande maîtrise professionnelle, à la grande joie, sans doute, de Mlle Jeannette Brouillet, la réalisatrice.

Réserves

À côté de leurs grands mérites, ces émissions eurent aussi leurs défauts. Par endroits, certaines imprécisions ou des lacunes pouvaient dérouter l'auditeur, le jeter dans la confusion ou lui laisser une fausse impression. Deux exemples. L'énumération des images de Dieu caricaturales pêle-mêle avec celles qui sont justes mais incomplètes entraînait à les rejeter toutes sans distinction. Le tableau de l'encrassement, pour ainsi dire, de l'Église à travers les âges, sans contrepartie, faisait oublier que même dans cette période, l'Église a accompli l'œuvre de Dieu, souvent d'une manière admirable, sous l'inv-

sible poussée du Christ opérant par le Saint-Esprit, grâce à la direction visible des Papes et l'inspiration sur terre des Saints. L'auditeur avait l'impression d'une longue infidélité de l'Église à sa mission qu'elle aurait redécouverte au Concile Vatican II. Par ailleurs, la matière était trop vaste. Certaines émissions, très denses, demandaient un grand effort d'attention et laissaient un souvenir vague et confus. Enfin, l'exposé prenait, une fois ou l'autre, l'allure d'un dialogue platonicien et abstrait.

Le plus grave défaut des émissions concerne leur impact sur le public à qui elles étaient destinées. Pour leur assurer un auditoire, les auteurs du projet ont fait un grand effort de publicité. Pour provoquer les réactions de cet auditoire, ils ont organisé dans les paroisses des rencontres de discussion et de commentaire dirigées par des animateurs bien préparés. Et les autorités paroissiales se sont généralement montrées sympathiques au projet. Or, l'espérance des initiateurs n'a pas été réalisée: la population catholique du diocèse n'a guère été touchée. C'est un fait qu'affirment, en termes nuancés, la plupart des premiers rapports, une centaine environ, envoyés par MM. les Curés en réponse au questionnaire adressé par la Commission. Ceux qui suivront, sans doute relativement peu nombreux, ne devraient pas infirmer une telle constatation. La raison de cette indifférence de la masse de nos catholiques est que le programme *Un train passe* dépassait le degré de science religieuse et la capacité d'application intellectuelle de nos gens. Cela était prévisible dès l'audition des émissions: elles seraient goûtées, et profondément, par des chrétiens instruits et fervents, dans les presbytères, les monastères et un peu dans le monde, mais elles ne toucheraient pas la population en général.

Suggestions

Il faut reprendre l'expérience. C'est le vœu de la majorité des réponses au questionnaire. Pour ma part, je souhaiterais en outre qu'on lui garde son caractère doctrinal.

En préparant le projet, il importe, et avant tout, de bien déterminer le public

à atteindre. On évitera ainsi de faire appel à la population en général et d'offrir ensuite des émissions que seule une élite intellectuelle et religieuse peut goûter.

Une fois le public ou les publics choisis, on devra préciser les vérités à développer et le genre d'émissions: causerie, discussion, conversation, dramatisation... Détail important à prévoir également: l'heure et la fréquence des émissions. Un programme de cinq jours de suite est peut-être un peu essoufflant.

Il restera la question du medium. Radio ou télévision? Pour des groupes restreints et choisis, la radio a ses avantages. Elle facilite l'intelligence de la doctrine proposée et la méditation calme et personnelle. Mais si l'on s'adresse à la masse, on est forcé de recourir à la T.V. Notre population est droguée d'images. En cela, elle est de son temps. On peut l'instruire et elle réagit bien aux émissions qui lui apprennent quelque chose, pourvu qu'elles soient vivantes et à sa portée.

* * *

Une entreprise riche de promesses comme le programme *Un train passe* ne doit pas rester sans lendemain. *Fabricando fit faber*. Nous souhaitons ardemment que la prochaine initiative de la Commission de l'Année de la Foi atteigne vraiment le peuple et qu'elle l'amène à réfléchir, en reprenant, par exemple, et en développant l'organisation des rencontres sous la direction d'animateurs compétents.

Émile GERVAIS, S.J.

L'atelier qui donnera à vos imprimés un caractère de distinction

Imprimeurs
Lithographes
Studio d'Art



388-5781

8125, rue Saint-Laurent
Montréal 11, Qué.

LE THÉÂTRE

Georges-Henri d'AUTEUIL, S.J.

ON AURAIT PU CROIRE qu'après les hécatombes de la dernière guerre mondiale et la séquelle de meurtres plus ou moins légalisés qui l'a suivie, à la Libération, l'appétit de violence des hommes se fût apaisé. Il n'en est rien. Autant qu'hier, en dépit de ses dizaines de millions de morts, le hideux et sanglant visage de la haine s'étale encore sur la carte du monde. Un peu partout, crépitent les balles, éclatent les bombes, s'allument les incendies. On ne compte plus les combats de rue, et la plus banale manifestation étudiante peut aussi bien se muer en émeute.

Alors, dans cette atmosphère de surchauffe, est-il opportun qu'un écrivain, un cinéaste, un dramaturge exalte en quelque sorte l'esprit de violence, et cela, non au sein de congrès sérieux d'hommes de loi ou de criminologistes, mais par une affabulation vivante et passionnée offerte, avec toute la puissance évocatrice et suggestive de l'écran ou de la scène, à des milliers de spectateurs déjà tellement chargés d'émotions explosives?

Appréciant le tout récent film américain *Bonnie and Clyde*, à son arrivée à Paris, un critique français se demande si cette histoire "ne risque pas, aujourd'hui, de servir de sinistre exemple et non de leçon". Je suis bien porté — en y mettant toutes les sourdines voulues, sans doute, — à me poser la même question au sujet de *l'Exécution*, la pièce que Marie-Claire Blais a créée sur la scène du Stella pendant le carême, par les bons offices du Rideau Vert. Notre jeunesse, déjà si affolée et moutonnaire, avait-elle besoin de cet "exemple" d'un collégien, adepte monstrueux de Nietzsche, commandant à un servile complice, brutalement, sans raison et par jeu, le meurtre d'un jeune condisciple? On peut sérieusement en douter.

L'Exécution

Premier essai au théâtre, *l'Exécution* manifeste le talent qu'on a reconnu à Marie-Claire Blais dans ses œuvres antérieures (ceux qui les ont lues) mais aussi, sur le plan dramatique, une certaine impuissance à charpenter une intrigue solide, cohérente et progressive.

À vrai dire, sa pièce n'a qu'un acte, le premier, où se décide, se prépare, s'accomplit le meurtre du petit Éric et où l'auteur énonce tout ce qu'elle a à dire. Ensuite l'action s'éparpille, s'effiloche, s'évanouit comme se perd un ruisseau dans les herbes. Ébauche riche pourtant de matériaux inexploités: les collégiens d'Argenteuil et Lancelot, et surtout les trois seules femmes de la pièce, ombres futiles et évanescences, la mère de Kent, la mère d'Éric et Hélène, la sœur de Stéphane.

Seule sauve cet acte — et on peut dire toute la pièce — la présence de Stéphane Martin, l'unique personnage vraiment humain et dramatique, plongé dans un conflit lucidement perçu mais qu'il se sent incapable de surmonter, qui le déchire et l'écrase. Belle et émouvante création, réalisée avec chaleur et sincérité par le jeune André Bernier. Certes, Louis Kent est le personnage central de l'œuvre, le grand artificier qui manigance tout le scénario du drame, mais comme une mécanique sans âme, aux rouages parfaitement intégrés et huilés, qui accomplit sans erreur, implacablement, son œuvre de destruction — c'est ainsi qu'a très bien rempli ce rôle, Daniel Gadouas. Caractère irritant, qui fait horreur, peu vraisemblable, au reste, chez un collégien de dix-huit ans, mais qui ne touche pas.

Le petit Sylvain Tellier a joué simplement et sans façon sa courte scène avec ses meurtriers. Le Chœur des Élèves, complices envoûtés de leur chef

Kent, a été une réussite, vocalement surtout: leurs belles voix mâles résonnaient harmonieusement dans la salle.

Tous ces grands garçons bien faits avaient fort belle allure dans leurs uniformes sobres et bien coupés de François Barbeau. Cela faisait un heureux changement avec le débraillé de tant de collégiens de nos jours. J'allais oublier le Batteur. Claude Dion comme batteur — pour faire un jeu de mot facile — a été imbattable ! On aurait cru, parfois que ce batteur unique était légion . . .

Rhinocéros

Une petite ville. Banale, endormie, où l'on s'ennuie. Des habitants de condition médiocre: garçon de café, serveuse de restaurant, épicier, ménagère, passants oisifs, vieux rentier, philosophe maniaque, humbles employés de bureaux cancaniers. Vie monotone, routinière. Tout à coup, une bombe. Une bête monstrueuse envahit la petite ville. Un rhinocéros, dit-on. Émoi, tumulte, panique. L'affolement s'accroît avec la rapide diffusion d'une terrible épidémie: la rhinocérite. Dans la petite ville, tous sont frappés, tous deviennent des rhinocéros. Tous, sauf un seul, le plus minable, le plus insignifiant, un petit employé sans avenir, Bérenger, qui veut rester un homme.

On aura reconnu que je veux parler du *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, la dernière pièce du Théâtre du Nouveau Monde. Pièce qui veut montrer la puissance, souvent abêtissante et tyrannique, des courants d'opinion parfois contagieux et comme irrésistibles. Conçue il y a plus de trente ans, dans la floraison anarchique d'idéologies discutées, cette œuvre est loin d'avoir perdu son actualité, même chez nous.

D'abord parangon de l'avant-garde, Ionesco est devenu à la mode. Il est même entré à la Comédie française. Il convenait donc que le T.N.M. l'introduisît dans son répertoire. Chose faite.

Presque trop bien. Du moins sur le plan scénique. Mousseau, le décorateur, est friand d'originalité, ce qui est bien, mais aussi de l'effet visuel avant tout, ce qui est dangereux. Danger clairement perçu dans *le Rhinocéros*, où l'appareil scénique a pris des propor-

tions encombrantes. La machinerie théâtrale voulait presque supplanter le texte; elle étonnait, déroutait, distrayait. Même, la scène finale de Bérenger, juché, seul, sur un plateau élevé et fortement éclairé, dominant la meute grouillante des rhinocéros trop cachée dans une ombre contrastante, n'a pas obtenu suffisamment le résultat de choc sûrement cherché.

Pourtant, l'interprétation des comédiens a été bonne, soulignant avec à-propos, à la fois le naturel et l'insolite de l'action. Jean Besré, en particulier, a brillé, en un Bérenger vivant, varié et expressif. De même, Léo Ilial a manifesté un jeu délié et il a bien amusé par sa graduelle transformation en rhinocéros.

Victor Désy et François Rozet ont dessiné avec nuance et humour le portrait loufoque de leur personnage respectif: le logicien et le vieux monsieur. Savoureuse aussi la scène de papotage des employés de monsieur Papillon ou Guy Hoffmann enfin retrouvé. Monique Miller, Camille Ducharme et Jean-Louis Roux y furent très plaisants.

Même si la mise en scène d'Albert Millaire a paru un peu trop dispersée, l'honnête travail des comédiens a mis en valeur le texte délibérément plat et terre à terre d'Ionesco, qu'il n'a pas cru d'ailleurs nécessaire de rehausser — si on peut dire — par quelques péripiéties égrillardes ou triviales.

L'Orage

Périodiquement les Russes sont remis à l'affiche. Ainsi, récemment nous avons renoué connaissance avec *la Mouette* de Tchekhov et salué un nouveau venu, Alexandre Ostrovski, auteur de *l'Orage*.

Ce dernier, contemporain de Dostoïevski, est le père d'une œuvre dramatique assez imposante et dont, précisément, *l'Orage*, interprétée au Monument National par les élèves de l'École nationale de Théâtre, est réputée le plus beau fleuron.

Les drames russes ont la particularité de narrer souvent des chroniques familiales. De là, une distribution presque toujours abondante avec par-

fois des personnages d'une nécessité discutable. Par exemple, *l'Orage* aurait fort bien pu se passer du colérique marchand Dikoi et des potins insipides de la pèlerine Fekloucha. Leur présence qui n'apporte rien à l'intrigue ne se justifie que par un appoint de couleur locale et de pittoresque. Cette attitude que l'on retrouve chez tous les dramaturges moscovites alourdit et ralentit l'action des œuvres, si, en retour, elle aide à la peinture des coutumes et de la mentalité russes.

En fait, l'orage d'Ostrovski se déchaîne surtout dans l'âme de Catherine, épouse insatisfaite et malheureuse du pleutre Tikhone et qui aime, pour son malheur, le jeune et sympathique Boris Grigorievitch. Toute la pièce est là, dans ce conflit éternel entre le devoir et l'amour, conflit explicable sinon justifié par la bêtise de Tikhone et de sa mère, l'arrogante et possessive Marfa. On peut en déduire facilement que ce qui devait arriver arriva. Une fois de plus, Racine l'emporte sur Corneille. Par les réactions des spectateurs, en majorité des jeunes, Racine semblait aussi dans la salle.

À certains moments, quelques éclaircies vinrent alléger un peu le ciel tempétueux et chargé de menaces, grâce à Varvara, la compréhensive et affectueuse belle-sœur de Catherine, son ami complaisant et serviable, Vania, et le fantaisiste horloger Kouliguine, trois personnages humains et bons.

Avec sincérité et plusieurs avec talent les jeunes comédiens ont réalisé fidèlement cet *Orage* d'Ostrovski.

La Mouette

Quelques œuvres dramatiques de Tchekhov deviennent à bon droit des classiques du théâtre russe, ce qui autorisait assurément la Nouvelle Compagnie théâtrale à présenter *la Mouette* à ses jeunes auditoires.

L'amour est le grand ressort de cette pièce, mais un amour qui, chez tous les personnages, se trompe d'objet, d'où cette atmosphère de tristesse presque étouffante qui s'en dégage. Chacun porte son cœur en écharpe, comme on disait de Chateaubriand. Blessé. À mort, parfois, comme celui de Kostia

qui ne peut supporter les refus de Nina, sorte d'Emma Bovary en mineur.

Parmi tous ces nostalgiques d'amours impossibles, Dorn, le médecin, seul, garde la tête froide. "J'ai cinquante-cinq ans!" répète-t-il. L'âge, l'expérience et aussi un esprit plus réaliste l'empêchent de s'emballer et lui permettent de faire sa place à la raison dans cette volière de folles mouettes trop désireuses du grand large comme Nina.

La mouette Nina de la Nouvelle Compagnie théâtrale fut confiée à Dyne Mousso. Très juste et émouvante dans sa dernière scène avec Kostia, elle me parut ailleurs d'une exaltation un peu factice. L'égoïste petit maître des Lettres, Trigorine, s'est trouvé à l'aise dans le jeu désenchanté de Gilles Pelletier. Au contraire, François Tassé fut un agressif et trépignant Kostia, à la poursuite d'une fugitive Nina, oublieux d'une languissante Macha, à ses côtés, toute pâmée d'amour pour lui et dont Françoise Graton a su bien exprimer la mélancolique résignation.

Charlotte Boisjoli a troqué son rôle de Macha d'autrefois pour celui d'Irina, la mère de Kostia, amoureuse elle aussi de Trigorine comme Nina, et actrice dramatique sur le déclin, mais toujours avide des capiteux arômes du succès. Son sûr métier et sa parfaite aisance ont rendu justice à ce personnage fantasque.

Edgar Fruitier était méconnaissable avec la tête hirsute du vieux gâteux Sorine, le frère d'Irina que l'incessant bavardage agaçait autant que les aboiements du chien de son Intendant, Jean-Pierre Compain. La femme de ce dernier, Paulina, une autre amoureuse en peine, s'accommodait bien de la

voix si frêle et facilement langoureuse de Gisèle Schmidt.

Dans la peau du médecin Dorn, Jacques Galipeau a été excellent. Un de ses bons rôles. Moins grinçant et hérissé que d'habitude, son jeu serein et calme, légèrement goguenard avec une pointe d'humour bon enfant, son grand naturel ont fait merveille, vraiment. Une composition très agréable. De son côté Gilles Provost s'est coulé comme chez lui dans le personnage du maître d'école, béjaune pitoyable, dévoué à en être fatigant, que Macha épousera, sans amour, pour se caser. Galerie de types bien divers et pourtant ressemblants par un caractère commun qui les unit — sauf le médecin — : une impuissance marquée à s'ajuster à la vie réelle.

Un goût de miel

Qui aurait pu imaginer une Ginette Letondal, commère de faubourg, au ton et au langage vulgaires, aux allures provocantes et populacières, que nous avons vue dans la pièce de Schelagh Delaney, traduite de l'anglais et adaptée par Yvan Canuel, *Un goût de miel*, sur le petit plateau du Théâtre de Quatrous ?

Issue d'un distingué milieu bourgeois, habituée à de longs séjours en France, elle semblait bien peu préparée à interpréter un tel personnage. Qu'elle y ait réussi à ce point, qu'elle ait incarné son rôle avec une telle vérité, prouve, à n'en pas douter, un incontestable talent de comédienne. Cette rentrée de Ginette Letondal est un événement heureux pour notre théâtre.

Événement aussi, l'utilisation débri-dée du langage déformé de nos quar-

tiers populaires pour reproduire plus exactement et rendre en même temps plus accessible aux spectateurs d'ici, le "cockney" de Londres.

Le français universel en souffre infiniment, c'est clair et triste, mais il est aussi indubitable que cela accroche merveilleusement notre public, nourri de cette forme bâtarde de français même si, dans la vie quotidienne, il s'efforce de châtier le sien. Et comme cela fut manifeste pour le *Pygmalion* d'Éloi de Grandmont, on comprend le succès des arrangements canadiens des pièces étrangères.

Tel que réalisé au Théâtre de Quatrous, *Un goût de miel* de Delaney-Canuel a fait rire de bon cœur. Pourtant le tableau peint par la jeune auteur présente une vie sordide et des êtres lamentables. Quelques rares touches de lumière et de couleurs attrayantes ne suffisent pas à en éclairer les tons gris et noirs dominants. Mais le cynisme et l'humour le plus sombre engendrent le comique si on s'attarde plutôt à l'extérieur des choses qu'à leur réalité profonde. Souvent Molière fait rire ainsi.

Or la réalité de la vie de la petite Jo est loin d'être drôle. Née d'un père inconnu et d'une mère coureuse, élevée dans la rue, à la merci de toutes les rencontres d'occasion, pas étonnant que l'adolescente Jo, délurée et jolie, se fasse engrosser un certain soir d'hiver par un marin noir de passage (situation normale à Londres ou à Liverpool, mais peu plausible à Montréal, pour le dire en passant), puis cohabite, on ne sait par quels moyens, avec un garçon de mœurs au moins... ambivalentes. Goût de miel ? Plutôt goût acide de vinaigre.

Le jeu si naturel et pittoresque de Ginette Letondal et de Jean Brousseau, la Mère et son godelureau, ont tamisé, toutefois, l'âpreté de cette histoire de Jo, incarnée par Lucille Papineau, vive et sûre d'elle, mais trop semblable à une enfant, à mon avis. Jean-Louis Millette et un noir authentique, Serge Dorléans, ont bien rempli leur emploi accessoire. Fait amusant, leur langue était plus correcte que celle des personnages principaux.

Les décors de Jean-Louis Garceau étaient bien dans la note réaliste de la mise en scène de Canuel.

NUMÉRO SPÉCIAL LIONEL GROULX, ptre

L'Action Nationale publie en juin un numéro spécial, dont un nombre limité sera mis en vente. Exceptionnelle valeur de la documentation et des études.

Collaborateurs: Guy Frégault, André Laurendeau, François-Albert Angers, Richard Arès, Mme Juliette Rémillard, Patrick Allen, Mme Léopold Richer, Benoît Lacroix, Jean Genest, Rosaire Bilodeau, Emile Robichaud, Michel Brunet, etc.

32 photographies, format pleine page, en héliogravure racontant la vie de M. le chanoine Lionel Groulx, historien national.

300 pages - Prix : \$5.00

S'adresser à : Mlle MARGUERITE ROBERT

L'ACTION NATIONALE - 235 EST, RUE DORCHESTER - SUITE 504 - MONTRÉAL

Téléphone : de 2 à 6 heures : 866-8034

AU FIL DU MOIS

SOUVENIRS

Le juge Arthur Laramée

À 91 ANS, mon très cher ami, mon collègue au Barreau et dans la magistrature vient de répondre à l'appel du Père Éternel avec la joie qu'il eut toute sa vie. J'ai connu peu d'hommes qui possédaient, comme lui, une sérénité constante.

Simple, patient, plein de cœur il écoutait tout le monde: le pauvre, le client, la mère abandonnée, le délinquant qui comparaisait à la Cour, le camarade des retraites fermées, le collègue de la Saint-Vincent-de-Paul, son adversaire au Tribunal, l'avocat qui plaïdait devant lui, l'ami qui demandait conseil. Son sourire, sa poignée de main faisaient disparaître douleurs et chagrins. Parfois, c'était un rire aux éclats qui effaçait l'inquiétude.

Mon premier souvenir remonte à 40 ans. Nous étions adversaires. Lors d'une procession religieuse à Lachute il y eut bataille sérieuse entre des Canadiens français et des Canadiens écossais; des accusations furent portées contre les belligérants écossais, mes clients. Me Laramée représentait les victimes. Il accepta les représentations de son adversaire, à savoir que le procès, quel qu'en serait le résultat, aggraverait la tension dans cette communauté. Le juge convint de suspendre l'audience pour permettre aux avocats de conférer entre eux et avec leurs clients. Le travail fut ardu de part et d'autre. Les assaillants présentèrent des

excuses qui furent acceptées par les victimes et Me Laramée obtint la permission du juge de retirer les accusations. Depuis, la paix a régné à Lachute.

Un deuxième souvenir: le juge savait plaisanter amicalement. Présidant la récollection des Anciens Retraitants de la Villa Saint-Martin, il monta sur l'estrade avec l'orateur (le Breton que je suis) qui marchait péniblement à l'aide d'une canne et dit: "Il n'y a pas lieu de vous présenter notre conférence; nous le connaissons depuis longtemps. Ayant remarqué sa démarche hésitante et la souffrance dans son visage, je lui en ai demandé la cause. "En sortant de chez lui il glissa sur la neige, dégringola sept marches et tomba sur le genou, qui est peut être fracturé." "Pauvre ami", dit le président à l'auditoire, "s'il était tombé sur la tête il n'aurait eu aucun mal!"

Après 40 ans de pratique il fut nommé juge à la Cour de Bien-Être social, dont il devint Juge-en-chef. J'ai rarement vu une nomination aussi sage. Sa longue expérience au Barreau, son dévouement incessant aux malheureux secourus par la Société Saint-Vincent-de-Paul qu'il présidait, sa merveilleuse vie de père et d'époux, ses qualités de cœur et d'esprit, le christianisme intégral qui était son mode de vie, son constant souci de justice, sa ferme volonté d'être en tout temps un témoin de l'Homme-Dieu, fit de lui le modèle du juge de l'Enfant et de la Famille.

Pendant la célébration, à l'église Saint-Viateur, du service majestueux et

simple, au milieu d'amis qui remplissaient le temple, où cinq fils Laramée célébraient à l'autel le départ de leur père vers la vie éternelle, je me sentais à ses côtés, disant avec lui cette prière à un autre homme de loi, saint Thomas More, Grand Chancelier d'Angleterre, qui eut la tête tranchée pour sa foi et qui est mort avec la dignité d'un grand philosophe chrétien et la foi d'un martyr. Voici la prière:

"THOMAS MORE, savant avocat, chancelier charitable et juriste de la justice, joyeux martyr et saint de l'Eglise, puisse le SEIGNEUR de la loi et des avocats, à votre demande, me rendre semblable à vous.

PRIEZ, pour la gloire de DIEU et pour Sa Justice, afin que nous soyons bons plaideurs, précis dans nos analyses et conclusions, rigoureux dans l'étude, francs avec le client, droits envers l'adversaire et fidèles à la foi. Prenez place dans mon étude pour avec moi écouter le client, pour lire la jurisprudence dans ma bibliothèque; soyez à mon côté quand je plaide, pour que je ne risque pas de perdre mon âme pour gagner un point de droit.

PRIEZ pour que ma femme et mes enfants trouvent en moi, comme c'est leur droit: honneur, humilité, joie et bonté, sagesse et bon conseil et une consolation efficace.

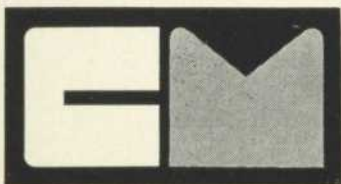
SAINT THOMAS MORE, chancelier, confrère au Barreau, acceptez que nous retenions vos services pour être à notre côté lorsque nous comparaitrons pour notre procès devant le SEIGNEUR de JUSTICE infinie."

À l'instant du départ vers le cimetière, je disais à une fille du défunt: "Je prie pour votre père"; un de ses fils me dit: "Cher ami, faites comme nous, nous le prions..."

Arthur Laramée, mon maître au Barreau, mon maître à la Magistrature, je te prie...

Jean PENVERNE.

le meilleur choix d'équipements et d'accessoires



8225, boul. St-Laurent — tél. 389-8081
5975, boul. Monk — tél. 769-8815

ouvert jusqu'à 9.30 p.m.
le jeudi et le vendredi

LES IMPORTATIONS C.M.

LTÉE

photographiques
aux meilleurs
prix.

8225, BOULEVARD ST-LAURENT,
MONTRÉAL-11, QUÉ.,
TÉL.: 389-8081



“L'hémorragie de la vie française au Manitoba”

CE TITRE n'est pas de moi: je l'emprunte à *La Liberté et le Patriote* du 3 avril dernier. L'hebdomadaire de Saint-Boniface coiffe ainsi les propos tenus aux membres des Associations de Parents et Maîtres par M. Arthur Corriveau, directeur des programmes de Langues modernes au ministère de l'Instruction publique du Manitoba. Malgré un climat officiel favorable au français, a déclaré ce dernier, malgré tous les efforts accomplis jusqu'ici dans les écoles, comme, par exemple, celui de fournir gratuitement de bons manuels, “il faut tout de même constater que le nombre d'élèves inscrits au cours de français diminue d'année en année”. Ainsi, en 1964-65, on comptait 1,539 élèves inscrits au cours de français de 1ère année; en 1967-68, on n'en compte plus que 1,180, soit une diminution de 358 !

Ce fait, a poursuivi le conférencier, devrait faire réfléchir les membres des Associations de Parents et Maîtres et les inciter à rechercher les moyens de remédier à pareille crise, car “un groupe ethnique ne saurait s'épanouir si son acceptation de lui-même n'est pas accompagnée d'un souci de dépassement, d'une ferveur collective à s'affirmer et à progresser”.

Dans ce même numéro du 3 avril, un éditorial pose la question: “Pourquoi auraient-ils honte d'être français ?” Le “ils” s'applique aux écoliers franco-manitobains. Je cite les deux premiers paragraphes de cet éditorial:

Nous cautions, tout dernièrement, avec une personne qui enseigne depuis plusieurs années en milieu urbain franco-manitobain. Nous lui avons demandé si elle voyait dans nos écoliers actuels un espoir pour l'avenir du groupe canadien-français au Manitoba.

Un sourire un peu triste au coin des lèvres, elle nous répondit: “Pas beaucoup !” Sans tomber dans le pessimisme, elle nous expliqua les principales raisons qui rendent la situation particulièrement difficile. Et en guise de conclusion, elle nous laissa cette réflexion: “Les enfants ont honte de parler français; ils ont honte de passer pour Canadiens français !”

Comme l'écrit par la suite l'éditorialiste, voilà une réflexion qui ne peut que nous laisser très songeurs !

Après tant d'années d'opiniâtre résistance et de fidélité héroïque, il semble que faiblisse maintenant chez beaucoup la volonté de rester français, non seulement au Manitoba, mais aussi dans la plupart des autres provinces. Les récentes propositions de la Commission Laurendeau-Dunton, à supposer cependant qu'elles soient partout intégralement appliquées, vont certes faciliter la survivance du français hors du Québec, mais suffiront-elles à redonner de la volonté, de l'espoir et de la fierté à ceux qui aujourd'hui sont en train de perdre tout cela ? Nous voudrions le croire et l'espérer, mais comme le temps presse !

Il est beau de dire:

Maîtres chez nous ? J'en suis. Mais chez nous, c'est le Canada tout entier, de Terre-Neuve à Victoria, avec ses immenses richesses qui nous appartiennent à nous tous et dont il ne faut pas abandonner une parcelle. Ce pays que nous avons exploré une première fois... il faut repartir à sa découverte et cette fois pour de bon (Pierre-E. Trudeau, le 2 avril, à Montréal).

Oui, il est beau de souhaiter, d'espérer que le “chez-nous” canadien-français s'étende à tout le Canada, mais, au rythme où se fait actuellement l'assimilation des Canadiens français, il y a grand risque que ces mots “maîtres” et “chez-nous” demeurent des mots vides de substance, ne correspondant à rien dans la réalité hors du Québec, comme le démontrent les deux faits rapportés dans *La Liberté et le Patriote* du 3 avril. Avec des “maîtres” honteux — honteux de leur langue et de leur nationalité — on ne peut créer de “chez-nous” viable !

Ce n'est pas, quoi qu'on puisse croire, le pessimisme qui me pousse à parler ainsi, c'est la conviction qu'en ce domaine le temps nous est compté et qu'il faut que des gestes soient posés et au plus vite par tous les gouvernements, tant provinciaux que fédéral, pour remédier à cette tragique situation: quand la volonté de vivre et quand la fierté d'être eux-mêmes auront abandonné la grande majorité des Franco-Canadiens, il sera trop tard pour agir.

Richard ARÈS.

MÉDITATION

ALLÉLUIAS DE MAI

EN TOUTE FÊTE, quand c'est fête à l'âme aussi, il y a place encore pour un peu plus de joie; c'est le cas toujours, ce l'est davantage au mois de mai. Voyez, partout il y a des invitations à la réjouissance. Il y en a dans les textes de l'Eglise, il y en a dans l'air parfumé; il y en a jusque sous vos pas, dans les herbes et la mousse neuve dont se revêt la calotte des pierres; il y en a dans la corolle blanche, jaune ou bleue, encore transie au moment de ses premiers pas de fleur vers le sourire de vos yeux. Qui sait regarder découvrira, en ce spectacle contemplé, la puissance discrète de Dieu, de nouveau présente en son œuvre recommencée.

Seigneur, sois béni par tous, pour toutes choses.

Ecoutez, partout il y a des invitations à la réjouissance. Il y en a dans les cantiques à l'église, il y en a dans le bleu de l'air, dans lequel se promènent, fantaisistes, des notes en couleur, récemment envolées; il y en a jusque sous vos pas, dans les herbes et la mousse neuve, d'où monte le chant de l'eau, en fuite joyeuse par le chemin de petits canaux; il y en a dans votre cœur, il y en a dans votre âme aussi. Qui sait entendre et retenir cette mélodie, en murmure dans la nature, sentira la louange jaillir de son être et s'échapper de ses lèvres.

Seigneur, sois béni par tous, pour toutes choses.

Remarquez, il y a des invitations à la réjouissance pour la vie de la foi. Elles sont là dans le missel, présentées à votre esprit par le rappel, à toutes les lignes, du plus grand des mystères, récemment réalisé. La volonté du Père vient de connaître son couronnement par l'accomplissement de la mission du Fils; le triomphe de la résurrection, solennisé au jour de Pâques, continue d'enchanter l'espérance, ravivée à la joie rajeunie de la foi. Les évangiles parlent d'apparitions multipliées et les alléluias, en sourdine, à la fin de tous les psaumes et de toutes les prières, prolongent la respiration de la fête. Ils sont là, en effet, au bout des chants, comme les bourgeons au bout des branches, pour publier l'authenticité de la vie; hier encore ils étaient sève cachée dans l'arbre apparemment fini, aujourd'hui, comme Jésus ressuscité, ils témoignent de la vie renouvelée, alléluia. Le climat est à la réjouissance, dans l'âme et la nature, alléluia, alléluia.

Seigneur, sois béni par tous, pour toutes choses.

Faut-il, au mois de mai, s'étonner de retrouver, non pas au calendrier du temps, mais à celui de l'Eglise, un mois complet consacré à la réjouissance avec et par la Vierge-Marie ? Aussi bien s'étonner d'entendre chanter les enfants dans la maison, le jour de la fête des mères ! Hâtons-nous d'aller repasser avec Elle et l'Eglise tous les mystères de la vie de Jésus, pour apprendre à vivre les nôtres, en chantant comme Elle, alléluia, alléluia.

Seigneur, sois béni par tous, pour toutes choses.

Paul FORTIN.

Avec ou sans commentaires

Le christianisme et les religions humaines

Beaucoup s'interrogent aujourd'hui sur les rapports qui existent entre le christianisme, religion divinement révélée, et les autres religions humaines. A peu près toutes les opinions ont cours en ce domaine, fait qui contribue à jeter dans la confusion bien des chrétiens d'aujourd'hui. Pour certains, par exemple, le christianisme ne serait pas tellement différent des autres religions, il n'apporterait que très peu de neuf, il serait bien plus une révélation de l'homme qu'une révélation de Dieu, il ne ferait qu'explicitier des vérités que les autres religions contiendraient déjà implicitement, si bien que la conversion au christianisme ne s'imposerait guère, chacun pouvant se sauver dans sa propre religion. En somme, dans cette perspective, missions et conversions n'auraient plus leur raison d'être, leur nécessité.

Un ouvrage récent du P. Henri de Lubac: *Paradoxe et Mystère de l'Eglise* (Paris, Aubier-Montaigne, 1967) aborde ce difficile problème, en particulier au chapitre IV, intitulé "Les religions humaines d'après les Pères". Ceux-ci, écrit-il, se montrent habituellement sévères à l'égard des cultes païens de leur temps; il n'en reste pas moins que le jugement de principe qu'ils formulèrent à leur sujet demeure encore valable aujourd'hui.

A nos lecteurs, à ceux surtout qui ont déjà rencontré sur leur route ce problème vital, nous recommandons cette éclairante page de théologie écrite par l'un des premiers théologiens de notre temps.

Le jugement des Pères sur le fait religieux

L'Eglise du Christ, pensent-ils, doit, dans sa foi au Christ, intégrer en le convertissant tout l'effort religieux de l'humanité. C'est-à-dire que l'intégration dont il s'agit comporte deux aspects solidaires: l'un, de purification, de combat même et d'élimination, car tout est d'abord plus ou moins mêlé d'erreur ou de mal; l'autre, d'assomption, d'assimilation, de transfiguration. On pourrait en trouver un symbole dans la vision des ossements desséchés du prophète Ezéchiel: ces membres disséminés et décharnés ne peuvent être pris pour un tout vivant; seul l'Esprit, opérant dans l'Eglise du Christ, est capable de les rassembler, de les trier, de les faire passer de la mort à la vie...

Une telle manière de voir, qui associe intimement unité et vérité, est à la fois, remarquons-le, très exclusive et très large, très stricte et très généreuse... Le jugement définitif des Pères sur le fait religieux... est un jugement d'ordre, si l'on peut dire, dynamique. Il s'insère dans une théologie de l'histoire. Il est formulé en fonction de la seule Eglise du Christ, porteuse de l'absolu du Christ. Tout ce qu'il y a de vrai et de bon dans le monde doit, suivant le conseil de saint Paul, être assumé, intégré, dans la synthèse chrétienne, où il se trouvera transfiguré... En toute hypothèse, la recherche essentielle à l'homme dont témoigne le fait religieux, même en ses pires égarements, doit rencontrer enfin son véritable objet

dans la révélation que l'Eglise annonce au monde...

Il ne s'agit pas de comparer entre eux les mérites de divers systèmes religieux; de confronter tel ou tel système avec tel autre estimé plus vrai, plus parfait, qui serait le système chrétien. Il s'agit de penser, de croire que Dieu est intervenu dans notre histoire, nous apportant le seul principe capable de nous purifier et de nous unir à Lui, et qui n'est autre que Jésus-Christ, indissolublement "révélé" et "rédempteur"; et de penser ensuite, de croire que c'est l'Eglise, son Epouse, qui en est le dépositaire, avec mission de le répandre, et que c'est par cette voie et par nulle autre que l'humanité entière parviendra à sa fin, rassemblée dans le "Corps mystique". Voilà en résumé ce que nous enseignent les Pères de l'Eglise...

Le rejet des faux dieux que l'homme, dans sa conscience encore obscure ou dans sa perversité, concevait à son image, n'est pas le rejet de la nature humaine, créée par Dieu, et dont l'aspiration religieuse doit nécessairement, pour ne pas s'étioler, trouver son expression. Aussi, dès le premier jour, le christianisme est-il apparu aux yeux de tous (comme déjà le culte du Dieu d'Israël) comme une religion; bien plus, par son intransigeance même, comme prétendant à être la Religion...

La question qui se pose est simple: Y a-t-il un axe unique suivant lequel le genre humain doit être conduit à son salut définitif, lequel consiste dans son unification en Dieu, grâce à la pénétration de l'Evangile au fond des cœurs, ou bien existe-t-il plusieurs voies de salut? Si l'on abandonne la foi en cet axe unique, on se trouve amené à croire que des systèmes religieux divers, qui peuvent se contredire entre eux sur l'essentiel, sont par eux-mêmes porteurs de salut; qu'ils sont voulus et donnés par Dieu comme tels: chose malaisément concevable. Il faut avoir assez de fermeté d'esprit pour avouer "l'irréductible incompatibilité de certaines positions doctrinales" (Yves Raguin). — Mais il y a plus. Même sans contradiction formelle, s'il existe objectivement plusieurs voies de salut, parallèles en quelque sorte, nous voici en face d'un éparpillement, non d'une convergence spirituelle, et ce qu'on appelle alors indument "plan de Dieu" est sans unité. Il doit donc y avoir un axe. Ceux qui ne sont pas chrétiens ne le situent pas encore. Un bouddhiste, qui ne s'occupe pas de la marche du monde, qui ne croit pas à une telle marche, n'a même pas besoin de chercher un axe: pour lui, il n'y a point ici de problème. Mais si, conformément au dessein de Dieu, nous nous soucions du salut du genre humain, si nous croyons que son histoire est chose réelle et si nous aspirons à l'unité, nous ne pouvons échapper à cette recherche d'un axe et d'une force drainante et unifiante, laquelle est l'Esprit du Seigneur animant son Eglise.

Le christianisme apporte-t-il du nouveau?

L'enseignement du Christ a-t-il vraiment apporté sur notre terre quelque chose de tout nouveau? Jusqu'à un certain point, l'histoire même non croyant, pourvu qu'il soit

sensible aux réalités spirituelles, devra, pensons-nous, répondre: oui. Quant au chrétien, son "oui" ne peut qu'être absolu. Il observe dans l'histoire les traces que l'homme, créé pour Dieu et naturellement religieux, a laissées partout de sa recherche tâtonnante; il y admire certains éclairs, qui n'ont pu jaillir "que de la rencontre de l'expérience humaine et de l'universelle action de Dieu" (Y. Raguin). Mais, en même temps, il constate que la Bonne Nouvelle a retenti dans un temps et dans un lieu précis. Il l'a entendue, et s'y est rallié. Sa nouveauté lui paraît assez manifeste, et en y réfléchissant il se dit qu'en effet le Verbe de Dieu n'aurait sans doute pas pris la peine de venir nous parler, si ce n'était pas pour nous apporter une parole neuve, — vraiment et substantiellement neuve...

Comme il y a une Rédemption unique, il y a de même une Révélation unique, et c'est une Eglise unique qui a reçu la charge de transmettre à la fois l'une et l'autre. Si une telle observation est exacte, on en voit la conséquence dans certaines discussions actuelles, qui ne proviennent peut-être que de malentendus... Nul en tout cas n'a le droit de capter pour lui la grâce de la Rédemption. Mais ce serait paralogisme que d'en conclure à un "christianisme anonyme" partout répandu dans l'humanité, ou, comme on dit encore, à un "christianisme implicite" que le seul rôle de la prédication apostolique serait de faire passer, inchangé en lui-même, à l'état explicite, — comme si la révélation due à Jésus-Christ n'était autre chose que la mise au jour de ce qui se trouvait existant déjà depuis toujours...

Pareille théorie supposerait enfin, plus précisément, — et c'est là ce qui nous paraît être le plus grave, mais que nous n'attribuons directement à personne, — qu'on méconnaîtrait la nouveauté proprement "bouleversante" de l'apport chrétien... Elle semblerait ignorer non seulement l'idée, mais la réalité même de cette "metanoia" produite par l'Evangile, qui a profondément transformé l'homme dans son "cœur", dans sa conscience même... Si l'on en croyait les explications qui en sont quelquefois données, celle-ci se réduirait à peu près à l'enseignement de quelques formules, sans pénétration intime, sans puissance renovatrice. Elle serait comme le don d'une sorte d'étiquette, que nous aurions à coller sur un vase au contenu demeuré inchangé, possédé depuis toujours quoique d'une manière "anonyme". Bref, elle ne ferait qu'identifier une réalité existante, et l'on ne verrait même plus très bien "pourquoi certains hommes continueraient de porter le titre de chrétiens, puisque leur anonymat se justifierait si aisément" (H. U. van Balthasar)...

Sous sa forme la plus tranchée, la thèse qu'on vient d'énoncer et de critiquer ne correspond point à l'idée de la révélation que nous inculque la récente constitution *Dei verbum*. Ce n'était pas là non plus le sentiment d'un saint Paul... Lorsque Paul encore écrivait aux Philippiens: "Ayez en vous les pensées et les sentiments du Christ Jésus", pourrait-on croire vraiment qu'il ne leur recommandait là rien que de banal, déjà pratiqué, déjà vécu depuis des millénaires, à ce détail près que les hommes qui le

Les livres

vivaient ignoraient encore le nom du "Christ Jésus" ?... En Jésus nous est apparu non pas seulement Celui qui révèle à l'homme ce que déjà l'homme était en lui-même, mais encore, dans le "parfait resplendissement de la Lumière" divine (saint Grégoire de Nysse), Celui qui change l'homme en lui révélant les Profondeurs de Dieu. Autrement dit, la révélation ouvertement chrétienne ne se réduit pas à être l'expression réfléchie, positive, historiquement objectivée (et par là même sans doute, relative et transitoire) de la révélation de la conscience: par l'Incarnation du Verbe, Dieu s'approche de l'homme d'une autre manière encore que par la voix de la conscience, et la Parole objective qui a retenti sur notre terre il y a vingt siècles n'a pas consisté en une simple et stérile élucidation. Il est bien vrai que pour chaque individu, l'important n'est pas les idées qu'il professe en matière de religion, — mais précisément cette révélation de la Parole incarnée apporte bien plus que "des idées": elle est "inséparable d'une communication personnelle créatrice au plus haut point" (Louis Bouyer). Elle est, disait Dietrich Bonhoeffer, "recréation de l'existence"...

Si nous savons nous rendre attentifs à la Bonne Nouvelle qui est parvenue jusqu'à nous, si elle retentit vraiment en notre cœur, si elle y suscite un émerveillement analogue à celui que nous constatons chez tant de vrais chrétiens de toute génération, si elle demeure pour nous ce qu'elle fut pour eux et ce qu'elle est en effet, la *Vérité* même et la *Nouveauté* même, l'unique "Parole du salut" (*Actes*, 12,26), alors, nous rappelant aussi que le Verbe qui s'est fait chair est également Celui qui éclaire tout homme, nous saurons discerner partout, même lorsqu'elle y est encore enténébrée, même lorsqu'elle est souillée, cette "aube de foi". Nous saurons en estimer le prix et en comprendre le rôle irremplaçable dans le dessein divin du salut des hommes.

Mais nous ne serons plus tentés par des théories qui ne paraissent pleinement conciliables ni avec les paroles du Seigneur lui-même, ni avec l'attitude constante de ses disciples. Un missionnaire vient de nous le rappeler, en des termes qui résument à la fois la tradition des Pères et l'enseignement du récent Concile. Si la mission du chrétien, dit le R.P. Jacques Dournes, est bien en effet, en annonçant le Christ aux hommes, de leur révéler par là "ce qu'ils sont en eux-mêmes", ce n'est pas pour les inviter à rester simplement ce qu'ils sont, mais pour qu'ils s'ouvrent à Celui qui, seul, comblera le vœu de leur nature. C'est pour leur apprendre ce qu'ils doivent ainsi devenir. Il leur présente "la nouveauté essentielle" de cet "Événement" unique: Jésus-Christ. La conversion au Christ n'est pas simple "prise de conscience d'une réalité déjà existante": elle comporte inévitablement "une rupture, une transposition radicale, signe efficace de l'insertion dans le mystère du Christ". C'est pourquoi, "si profonds que soient son respect pour les valeurs humaines des non-chrétiens et sa tendresse pour ceux-ci, le chrétien ne peut pas ne pas leur souhaiter ce déchirement sans lequel il n'y a ni renouvellement, ni donc achèvement, plénitude réelle."

Mais il se dit aussi dans le secret à quoi l'oblige pour lui-même ce rôle d'annonciateur et de témoin.

Henri DE LUBAC.

Théologie

Louis LOCHET: *Apparitions*. Présence de Marie à notre temps, 178 pp. — M.-D. CHENU, O.P.: *Théologie de la matière*, 156 pp. — Henri de LUBAC, S.J.: *Méditation sur l'Eglise*, 326 pp. — Max THURIAN: *Marie, mère du Seigneur*, 320 pp. — Joseph THOMAS: *Croire en Jésus-Christ*, 206 pp. — Sören KIERKEGAARD: *Les soucis des païens*, 126 pp. — Romano GUARDINI: *Vie de la foi*, 126 pp. — Claude JEAN-NESMY: *Pourquoi se confesser aujourd'hui?* 158 pp. Coll. "Foi Vivante", nos 58 à 65. — Paris et Taizé, Editions du Cerf, Desclée de Brouwer, Aubier-Montaigne, Ouvrières, Delachaux, les Presses de Taizé, 1967-1968, 18 cm.

ENCORE UNE FOIS, la collection "Foi Vivante" présente des volumes — huit — d'une grande valeur spirituelle et doctrinale. Ceux qui doutent aujourd'hui de l'Eglise devraient lire le magnifique témoignage du P. de Lubac: *Méditation sur l'Eglise*. Ceux dont la foi est ébranlée et qui se demandent avec anxiété si demain ils croiront encore devraient se mettre à l'école de Guardini: *Vie de la foi* et de Joseph Thomas: *Croire en Jésus-Christ*. Ceux enfin qui ne savent plus quoi penser de la confession devraient méditer les pages éclairantes de Jean-Nesmy: *Pourquoi se confesser aujourd'hui?* Ce dernier volume surtout est à la portée de tous et répond aux objections populaires: "Je ne fais pas de péchés, ou si peu! — Y a-t-il même seulement des péchés mortels? — Je n'ai pas la vraie contrition puisque je retombe. — Je ne fais de mal à personne. — Pourquoi la contrition ne suffit-elle pas? — Pourquoi n'est-il pas possible de s'adresser à Dieu directement? — Est-ce que les liturgies pénitentielles ne vont pas remplacer la confession?"

Des ouvrages qui font partie de la nécessaire culture religieuse de tout chrétien.

Richard ARÈS.

EN COLLABORATION: *La nouvelle image de l'Eglise. Bilan du Concile Vatican II*. — Tours, Editions Mame, 1967, 592 pp. 21,5 cm.

L'ŒUVRE de Vatican II n'a pas fini d'être commentée. Dans cet ouvrage, écrit en collaboration sous la direction du P. Bernard Lambert, O.P., on trouvera une bonne présentation des documents conciliaires en trois parties: "La première partie expose la connaissance et la conscience nouvelles de l'Eglise; la deuxième montre la fin de la Contre-Réforme et l'aspiration à la Grande Eglise... La troisième correspond dans son mouvement essentiel à la fin de l'ère constantinienne" (p. 12). Tous les chapitres ne sont pas d'égale valeur: celui de Mgr Pietro Pavan sur la liberté religieuse est à recommander pour son objectivité et sa clarté, celui de Mgr L. Henriquez sur l'éducation chrétienne se termine par une critique sévère du texte de la Déclaration: "On ne peut manquer d'éprouver malgré soi un certain sentiment de désenchantement, un

âcre arrière-goût de déception... L'Eglise semble se refermer sur elle-même et entrouvrir une petite fenêtre sur le monde... On attendait une réflexion mûrie et un progrès doctrinal... On attendait un *aggiornamento*, une mise à jour du système lui-même de l'éducation et de ses méthodes. Mais toutes ces espérances se sont en grande partie évaporées" (p. 370). Ce ne sont pas là des remarques à susciter l'enthousiasme du lecteur pour la Déclaration conciliaire sur l'éducation chrétienne!

Dans ce volume, le travail du Père Lambert se révèle considérable et presque omniprésent; son nom se retrouve au bas de quatorze textes différents, allant de l'Eglise comme milieu humano-divin de vie jusqu'à la construction de la communauté des nations, en passant par les orientations nouvelles de la pastorale, la vie économique-sociale et la vie de la communauté politique. C'est beaucoup de spécialités pour un seul homme, mais ses commentaires sont toujours intelligents et justes même si on les désirerait parfois plus près de la réalité — économique, sociale, politique, internationale — qu'ils analysent.

Richard ARÈS.

Robert KOCH: *Grâce et Liberté humaine*. Réflexion théologique sur Genèse 1-11. Traduit de l'allemand par A. Liefogge. Coll. "Remise en cause". — Tournai, Desclée, 1967, 136 pp., 18,5 cm.

C'EST LE SOUS-TITRE qui exprime véritablement le contenu de cet opuscule, tout entier consacré à élucider le genre littéraire des onze premiers chapitres de la Genèse et les enseignements religieux que Dieu nous y donne. L'opuscule est excellent. Par sa clarté, sa sobriété, la qualité de l'information et surtout la tonalité religieuse des réflexions. Prêtres et laïcs soucieux de connaître rapidement et solidement l'enseignement actuel catholique sur l'histoire du salut en ses origines seront ici comblés. Les directeurs de la collection "Remise en cause" peuvent être fiers de cet ouvrage.

Georges ROBITAILLE.

Karl RAHNER: *Éléments dynamiques dans l'Eglise*. Traduit de l'allemand par Henri Rochais. Coll. "Questiones disputatae". — Paris, Editions Desclée de Brouwer, 1967, 148 pp., 20 cm.

C'EST LE VOLUME 5 de la collection *Questiones disputatae* dirigée par Karl Rahner et Heinrich Schlier. Il contient trois essais: le premier pose la distinction entre principes et impératifs; le second traite des charismes dans l'Eglise; le troisième étudie la logique de la connaissance existentielle chez saint Ignace de Loyola. Rahner, dont la réputation est mondiale, a son vocabulaire, sa méthode de travail, sa tournure d'esprit. La doctrine chez lui est sûre; l'intuition, profonde; l'érudition, vaste et puissante. Il n'y a guère matière à discussion sur la doctrine elle-même. C'est quand on passe des thèses abstraites aux applications concrètes qu'on a envie de poser des objections.

1. *Principes et impératifs*. "Il faut faire une différence essentielle entre les principes qui expriment l'essence collective et les impératifs qui visent le concret dans l'exacte mesure où il est plus qu'un cas particulier du collectif" (p. 12). Les principes sont généraux; ils sont nuancés par ce qui est spécial au concret, que ce dernier soit individu (*individuum ineffabile*), Etat, nation, autres individualités historiques. D'accord, mais voici où la dispute commence: "L'Eglise n'a, dans la plupart des cas, ni le devoir, ni le pouvoir (je souligne, — J.L.) de promulguer ces impératifs" (p. 34). Non? Qui alors donne ses impératifs au peuple de Dieu? "On pourrait dire avec assez de précision: la découverte et la diffusion des impératifs est, en premier et en dernier ressort, l'affaire des laïques, de leur apostolat spécifique" (p. 36). J'ai sans doute mal compris, mais cette affirmation me renverse. Voici encore plus troublant: "Un impératif "probable" est meilleur et plus sûr qu'un principe simplement concret d'où ne surgit aucun agir" (p. 45).

2. *Les charismes dans l'Eglise*. Rahner distingue, comme de raison, entre le charisme du ministère et les charismes non institutionnels (39-53). Quiconque a lu saint Paul et connaît un peu l'histoire de l'Eglise l'approuvera; les grandes initiatives religieuses ont été souvent suscitées par l'Esprit de Dieu dans de simples fidèles ou humbles religieux, pour être ensuite confirmées par l'autorité. Il conclut que "le ministère doit tolérer le charisme" (62) et s'étend sur les dangers d'une autocratie trop forte. D'accord! Le charisme ministériel, s'il s'oublie, devient une oppression, mais le danger d'abus n'est pas seulement de son côté. Il aurait fallu rappeler avec la même ampleur aux subordonnés que leurs options, leurs résistances à l'autorité pouvaient être des *haereses* et cela aussi éclate au cours de l'histoire. Autrement, aux yeux des lecteurs moins avertis, l'auteur risquait de gruger l'autorité et de revêtir la résistance à l'autorité d'une auréole charismatique.

Il eût été plus juste, je pense, d'insister de façon moins unilatérale sur les abus du ministère et de confronter plus vigoureusement le charisme ministériel et les charismes non institutionnels. Les saints les plus charismatiques nous ont laissé une doctrine précise sur l'obéissance. Après sa conversion, saint Paul se présenta à Jérusalem. Les "saints" eurent tôt fait de l'emmener à Césarée, le mettre sur un bateau, et l'expédier à Tarse. C'était une liquidation totale, jusqu'au jour où Barnabé irait le chercher. Paul fit de la collecte pour ceux qui l'avaient expulsé une des œuvres majeures de sa vie, et ses textes sur l'obéissance constituent une richesse inépuisable. Saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse d'Avila et tant d'autres auraient pu nous en dire long sur la manière de concilier charismes et obéissance.

Rahner voulait peut-être provoquer ces réflexions. Sa doctrine théologique est si lumineuse qu'elle ne prête guère à des *Questiones disputatae*. En l'enveloppant de circonstances concrètes, paradoxales, il nous force à réfléchir et discuter avec lui. C'est un charisme de pédagogue.

Joseph LEDIT.

Florent GABORIAU, O.P.: *Interview sur la mort avec Karl Rahner*. — Paris (10, rue Cassette), Editions Lethielleux, 1967, 128 pages. 21 cm.

OUVRAGE difficile à lire, à moins d'être un familier de Rahner ou... de la métaphysique. L'A. n'aime pas la philosophie de base de Rahner et estime que cette philosophie conditionne trop sa théologie, du moins sa théologie de la mort. "Que m'importe à moi, minuscule, écrit-il, la philosophie bruyante dont les chrétiens en vue se gavent de préférence? Simplement, je donne ma langue au chat lorsque j'entends professer ce que des milliers de lecteurs sont censés avoir compris et qui m'échappe, à moi, sans pitié" (p. 124). A propos de la mort, l'A. pose cinq questions, et dans cinq chapitres distincts il critique la valeur des réponses données par Rahner à chacune de ces questions. Le lecteur canadien-français peu familier avec la langue allemande (les citations en cette langue abondent) n'aura pas la tâche facile s'il veut suivre tous les méandres profonds et subtils de cette interview.

Richard ARÈS.

EN COLLABORATION: *Qui est notre Dieu?* Compte rendu des Journées universitaires de Pau, 2-5 avril 1967. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 178 pp., 20 cm.

CES PAGES contiennent l'ensemble des travaux qui ont guidé la réflexion de 2,000 universitaires catholiques réunis à Pau pour leurs journées annuelles en avril 1967. D'abord un rapport: Que sommes-nous devant Dieu? On y dépouille 200 témoignages d'une brûlante authenticité. — Puis, 3 méditations fondamentales: 1) Légitimité de notre démarche de croyants. 2) La révélation suprême: Dieu est Amour. Comment comprendre cette révélation et comment la vivre? 3) L'Aujourd'hui de Dieu, autrement dit: A quels signes reconnaître en notre monde désacralisé l'attestation de la rencontre actuelle de Dieu et de l'homme, l'adoration en esprit et en vérité? Un dernier texte fait le point sur chacun de ces écrits éclairant et ajustant les choses.

Ces pages sont admirables; c'est le témoignage dépouillé de la foi que vivent des intellectuels de France; ce n'est pas une foi confortable, mais une foi vraie, une foi sincère.

Le lecteur canadien referme le livre avec le souhait de voir un jour surgir parmi nous des témoignages de cette qualité.

Georges ROBITAILLE.

Psychologie

Antoine VERGOTE: *Psychologie religieuse*. Coll. "Psychologie et sciences humaines", n° 13. — Bruxelles (2, Galerie des Princes), Charles Dessart, 1966, 338 pp., 18,5 cm. Prix: \$4.50.

L'ESSAI de l'A. offre un modèle de recherche compétente et honnête. Trop de psychologues se prennent pour des mages et leur spécialité pour une omniscience de l'homme, comme si la philosophie et la théologie n'avaient rien à y voir. Après avoir montré "quels dynamismes sont à l'oeuvre dans l'instauration progressive de la relation religieuse", l'A. n'hésite pas à déclarer que "celle-ci dépasse l'homme psychologique" (p. 322). Bien plus, il affirme que "les normes de la psychologie ne suffisent pas

à définir l'homme adulte, non plus d'ailleurs que l'homme normal" (319). Acceptant comme des faits d'histoire ou de conscience subjective toutes les "expériences religieuses" (primitives ou cultivées, positives ou négatives), il en démontre la structure propre: saisie ou refus, dans ce qui est humain et terrestre, de l'impact du Tout-Autre (52). Fait originaire et perception symbolique immédiate (49), au moins dans l'appréhension du sacré (fascinant et terrifiant), la "position religieuse" évolue selon les âges de l'homme (2e partie) et du monde; elle ne s'explique pas seulement par les motivations: apaisement de l'angoisse devant les énigmes de la vie, compensation de frustrations subies, réponse à un besoin d'absolu, souci de fonder la morale et d'effacer la culpabilité. Dans le désir religieux et le culte du père, qui n'exclut pas les traits maternels, comme l'illustre le judéo-christianisme, l'A. découvre les deux axes de la religion. Quant à l'attitude religieuse, ensemble complexe qui englobe manière d'être, relation à l'Autre et comportement, elle implique des antinomies (liberté et dépendance, pensée personnelle et assentiment de foi, responsabilité et faute) dont la parfaite intégration ne se réalise qu'à l'âge adulte et peut échouer dans l'athéisme, le sectarisme ou d'autres formes de dégradation. Ces antinomies et leur résolution positive ou négative, le phénomène de la conversion, avec ses résistances immédiates ou tardives, les met au jour. Le résumé qu'on vient de lire ne rend pas justice à la richesse de l'ouvrage; il n'indique pas, non plus, la teinte de fidéisme (132, 138, 144, 146, 152, 270) qu'on pourrait critiquer ou discuter. Savante et facile, parce que bien ordonnée et clairement exprimée, l'étude de l'A. s'impose aux prêtres, aux professeurs de religion, aux psychologues et aux parents instruits. Ils y apprendront à respecter et à cultiver la capacité religieuse de l'enfant, à éclairer et à édifier (dans les deux sens) la foi de l'adolescent(e), et à purifier la leur, tâche de toute la vie.

Joseph D'ANJOU.

Albert MARÉCHAL, prêtre: *De mes peurs à ma personnalité*. Coll. "Mondes intérieurs". — Paris (17, rue de Babylone), Editions du Centurion, 1966, 228 pp., 18 cm. Prix: 12,35 F.

LA PEUR se guérit-elle? demande la faible. L'A. répond: oui. Il analyse les peurs qui paralysent quantité de gens, surtout celle qui les empêche de réaliser leur vraie vocation. Il dépiste, en somme, et traite "la grande illusion" dont souffrent plusieurs: vouloir devenir un autre par peur de soi-même. Cette peur illusoire, qui contrarie l'élan spontané de l'être humain, s'explique par un défaut de dialogue, de communication: les premiers éducateurs ne valorisent pas l'enfant selon son originalité, le milieu dépersonnalisé, dépersonnalisant aggrave le mal, le conseil qui revalorise manque trop souvent. L'A. se sert de son expérience pastorale pour décrire les peurs qu'on lui a confiées; il cite des témoignages; il montre, par la psychologie, la philosophie, la théologie, que la communication avec la personne, au delà du personnage, peut seule prévenir les fausses peurs (scrupules, illusions, idéal fantaisiste, ambitions jalouses) ou les exorciser. Succès garanti? Certes non. Mais moyennant compétence et accueil chez l'éducateur ou le conseiller, sincère désir de la vérité chez le consultant, il y a chance de récupération, d'épanouissement.

L'ouvrage se recommande par son sérieux et le goût du réel que manifeste l'A. : il le prise même au point de mépriser l'idéal, après l'avoir un peu caricaturé (pp. 98-99, 133-134). Que le lecteur ne s'arrête pas à quelques maladresses d'expression (42, 101, 144), ni aux offenses commises contre la syntaxe et la ponctuation ; qu'il médite les justes réflexions de l'A. sur la nécessité de se livrer pour devenir soi-même (24, 65, 86, 88), sur le sens et les éléments de la personnalité (74-75, 181, 218), sur la chasteté qui humanise les marques sensibles d'affection (169-180), sur la charité, plus utile que la psychothérapie et la science pour rééquilibrer quelqu'un et le préparer à la foi (106, 139, 145, 184). L'A. annonce deux autres volumes qui compléteront son enseignement ; on fera bien de se les procurer.

Joseph d'ANJOU.

EN COLLABORATION: **Etre père aujourd'hui.** — La crise de la paternité. — Cahiers d'éducateurs, no 6. — Paris, Fleurus, 1967, 176 pp., 20 cm.

DANS LE MONDE en évolution accélérée où nous vivons, il est normal que la paternité participe à l'état de crise. Mais, comme la famille, la paternité ne "mourra" pas, même si on parle beaucoup de la mort du père de famille; elle devra simplement prendre un visage nouveau adapté à la philosophie de la vie et aux conditions de notre temps. Les essais que nous pouvons lire dans cet ouvrage nous aident à mieux cerner cette question: comment le père peut-il remplir pleinement son rôle dans la culture et la civilisation présentes? Que l'on envisage les faits rapportés par les media de publicité, qu'on se situe au point de vue de la philosophie de l'histoire, de la logique, de la psychologie, de la pédagogie ou de la théologie, une constante s'affirme et nous fait comprendre que le père est loin d'avoir perdu sa place dans notre société, à condition qu'il soit vraiment père, dans la force du terme. Ont collaboré à cet ouvrage Robert de Montvalon (la paternité et la mort), Etienne Borne (la philosophie de l'histoire), Xavier Sallantin (la logique), Jean Ormezzano (la pratique psychologique), Alexandre Rey-Herme (propositions pédagogiques), Jacques-M. Pohier (la théologie de Dieu le Père). Et comme il s'agit d'un cahier d'éducateurs, nous espérons que les professeurs et les parents, soucieux de préparer les garçons à devenir pères de famille, liront ce livre qui n'apporte pas de solutions définitives, mais ouvre des voies vers une nouvelle formulation de la paternité dans notre univers.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Viktor FRANKL: **Un psychiatre déporté témoin.** Traduit de l'allemand par Edith Mora et François Grunwald. — Lyon (36, rue de Trion), Editions du Chalet, 1967, 182 pages, 20,5 cm.

Ce livre ne vient pas s'ajouter à la liste déjà longue des ouvrages sur les atrocités des camps de concentration. L'A. avertit le lecteur dès la première page que son "exposé n'a pas pour objet les horreurs monstrueuses déjà maintes fois décrites, mais la multitude des souffrances infimes. Comment au camp de concentration, la vie quotidienne se réfléchissait-elle dans l'âme d'un déporté moyen?"

L'A., médecin-psychiatre, a vécu dans les camps de concentration allemands. Il démontre sobriement et lucidement l'abrutissement qui mine les détenus, leur irritabilité, leur abdication dans le dénuement total, leur désespoir, leur misère matérielle et mentale. Il fait l'analyse des sentiments du déporté à partir de son admission dans le camp, tout au long de sa captivité jusqu'au moment de sa libération et après sa sortie. C'est une étude sobre, sincère, sans haine et sans amertume.

A sa libération, l'A. s'est remis à la pratique de la psychiatrie et de la neurologie à Vienne, en Autriche, sa patrie.

Une haute personnalité de l'Eglise méthodiste d'Angleterre présente cet ouvrage comme "un livre qui n'est pas seulement une histoire, des plus émouvantes, d'endurance et de courage humains, mais qui ouvre de nouvelles perspectives d'espoir et de guérison aux âmes prisonnières des camps de concentration du désespoir".

Montréal.

Pierrette MONGEAU.

Esthétique, Langue

Jean ONIMUS: **Réflexions sur l'art actuel.** — Bruges (23, quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1964, 217 pp., 19,5 cm. Prix: 96 f.b.

RÉVOLTE ET PROTESTATION peuvent stimuler; elles ne créent pas. L'art, cependant, suppose et provoque émoi, surprise, voire bouleversement, mais non pas, de soi, refus ou scandale, encore moins sacrilège. Or, l'art actuel, qu'admire l'A. presque sans réserve et sous toutes ses formes: peinture, sculpture, musique, cinéma, littérature, témoigne d'une rupture entre notre civilisation technique, donc abstraite, impersonnelle, déshumanisante, et notre culture, tournée vers le concret, le subjectif, l'humain; car les arts d'aujourd'hui, qu'on appelle abstraits, ont, au contraire, affirme l'A., pour visée première de favoriser la contemplation du réel, la participation au mystère concret et non systématisable des êtres. La protestation des artistes va jusqu'à l'exaltation de l'horrible, de l'extrême et du scandaleux, parce que l'art, comme toute fête, secoue les tabous et les interdits gênants. Je me permets, à mon tour, de protester contre la thèse de l'A., qui n'échappe pas d'ailleurs à la contradiction. Puisqu'on aurait tort, concède-t-il, de renier la civilisation de son temps, le vrai artiste ou bien devra trouver le moyen d'y apercevoir des éléments de beauté (et l'art qu'exalte l'A. tendrait à ce résultat, sans y réussir, parce qu'il surgit trop souvent d'une révolte, non d'une inspiration), ou bien dévoilera le mystère existentiel, présent à toute civilisation et toujours apte à rendre l'homme conscient de sa grandeur, de sa vocation contemplative dans l'univers. Mais les artistes d'aujourd'hui, pour la plupart étrangers à Dieu et de la sorte à eux-mêmes, affichent leur aliénation plus que celle des robots de leur temps. Les glorieuses exceptions que reconnaît l'A.: Péguy, Claudel, Rouault et d'autres, loin de céder au "dérèglement des sens" qu'a prôné Rimbaud, invitent leurs contemporains à l'adoration: la fête de leur réussite tient à la mise en œuvre du sens intelligencé, dirait Maritain; l'Intuition créatrice dans l'art et la poésie, déjà parue en anglais, dès 1953, aurait dû retenir davantage l'attention de l'A. Par sa thèse, il aboutit à rationaliser la révolte, tout en souhaitant que la civilisation, engagée

irréversiblement dans le progrès technique, favorise la contemplation. Je déplore que l'A. ait de la mystique une conception étriquée; mais je recommande la lecture de son livre, car il y déploie et maîtrise une vaste érudition, une vigueur et une subtilité dans l'argumentation (voir le chapitre intitulé "Art cruel") qui portent à réfléchir, même quand on ne pense pas comme lui.

Joseph d'ANJOU.

Bernard DUPRIEZ: **Apprenez seul l'orthographe d'usage. Cours autodidactique du français écrit, I.** — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1966, 256 pp., 17,5 cm. Prix: \$1.50.

TITRE ET SOUS-TITRE suggèrent le contenu de l'opuscule. L'avertissement (pp. 6-7) explique la manière de l'utiliser. Une trop courte bibliographie (8) précède vingt-deux pages qui décrivent les règles (habituelles) et les lois (plus stables) de l'orthographe d'usage en français. Des exercices numérotés composent le reste du volume: variés, amusants, ils ont pour but de fixer dans la mémoire les multiples règles et lois. Chanceux qui en retiendra la moitié! La table des matières (255) permet de retrouver rapidement les cas particuliers. Je relève une distraction (51): il n'y a pas quatre, mais trois prénom; un mot anglais inutile: business (180). En écrivant les noms de personnes, de lieux, d'institutions, de rues, on doit préférer ordinairement les graphies complètes: Saint-Onge, Saint-François (188), Sainte-Justine, Sainte-Catherine (171), aux formes abrégées: St-Onge, etc. L'ouvrage rendra service aux étudiants, aux journalistes et aux écrivains.

Joseph d'ANJOU.

Gérard DAGENAI: **Nos Ecrivains et le français, I.** Préface de Roger Duhamel. — Montréal, Editions du Jour, 1967, 111 pp., 19,5 cm.

DANS CE RECUEIL D'ARTICLES parus dans la Presse du 5 mars au 6 août 1966, M. Dagenais indique, à partir d'ouvrages récents, quelques problèmes du français écrit au Canada. Ainsi, *Cœur de sucre* de Madeleine Ferron lui donne l'occasion de parler des canadianismes, tandis que la *Route d'Altamont* de Gabrielle Roy l'amène à "réfléchir sur les difficultés du dialogue pour les écrivains canadiens" (p. 45). En ce dernier cas, et en maints autres, les remarques du linguiste touchent également des problèmes littéraires; d'autres fois, elles se répercutent sur les plans culture et politique. Pour M. Dagenais il n'y a qu'une langue française; et c'est elle que nous devons parler, afin de préserver notre culture et notre identité nationales: "Le franco-canadien ne peut pas résister à l'anglais. (...) Mais le français le peut." (81.) Les coups qu'il assène à M. Gilles Bibeau, auteur de *Nos Enfants parleront-ils français?*, me semblent tomber juste. (73-85.) Il a raison aussi de proclamer, même si c'est une lapalissade, "qu'on apprend à écrire non en gagnant des concours qui méritent l'honneur de la publication, mais en se faisant corriger" (64). Avec lui, je déplore que nos éditeurs ne soignent pas davantage la langue de leurs publications. Il leur faudrait, à tout prix, engager des réviseurs compétents, surtout lorsqu'il s'agit de manuels scolaires, les fautes devenant alors de néfastes exemples. Nos écrivains auraient besoin de correcteurs capables de les conseiller: "quelques bons conseils,

de simples observations sobrement motivées et faites avec sympathie peuvent mettre un jeune écrivain sur sa voie, sur la bonne voie au triple point de vue de l'expression de sa personnalité, de la pratique du genre qui lui convient et de l'art de bien s'exprimer en français" (65). Non seulement le "joual" n'est pas de mise en littérature, mais le mot lui-même ne désigne pas adéquatement la réalité qu'il veut exprimer, celle-ci étant "bien autre chose que de la simple vulgarité" (69). De plus, comme l'écrit M. Roger Duhamel, "c'est une conception étrange et malade du nationalisme qui porte des gens sûrement sincères et intelligents à vouloir nous déposséder de notre plus riche ressource naturelle, celle qui nous rend membres à part entière de la francophonie universelle" (11). Il importe aussi de noter que M. Dagenais tient, sur "les difficultés de la traduction" (95-101), d'excellents propos.

René DIONNE.

René-Salvator CATTÀ : *Savoir parler*. — Montréal (1130 est, rue La Gauchetière), Editions de l'homme, 1966, 96 pp., 20 cm. Prix : \$1.50.

L'OPUSCULE de l'A. offre, en peu de pages, quantité de suggestions pertinentes et peu observées par les "parleurs" publics ou privés. Conseils d'expérience, l'A. ayant fait ses preuves comme écrivain, diseur et comédien. Je continue toutefois à penser que la réflexion jointe au don naturel permet à l'honnête homme (au sens classique de l'expression), s'il veut ou s'il doit captiver un auditoire restreint ou nombreux, par une lecture ou un jeu dramatique, par un discours sérieux ou badin, d'acquiescer qualités et trucs dont nous entretenons l'A. fort agréablement. Mais qui consent à réfléchir de nos jours ? L'A. connaît ses contemporains. Il les aide avec compétence, leur apprenant à se tenir sur une scène ou devant un micro, à bien articuler, à respirer comme il faut, à lancer leurs voix sans la forcer, à varier le ton et le débit de leur élocution, voire à écrire dans une langue juste et un style naturel. Les meilleures pages de son ouvrage sont peut-être celles qu'il consacre à la description, remarquable, de quelques photos et tableaux (mal reproduits).

Joseph D'ANJOU.

Lucie DE VIENNE : *Nouveau Traité de diction*. — Montréal (1083, av. Van Horne), Editions Lidéc, 1966, 336 pp., 17.5 cm. Prix : \$3.50.

TECHNIQUE, savant même, par ses explications physiologiques, par ses exercices difficilement exécutables sans maître, l'ouvrage de l'A. s'adresse à des diseurs et acteurs, débutants ou vedettes, désireux de progrès ou de perfection. Un triple principe commande le traité : se faire a) entendre, b) comprendre, c) écouter. Programme moins simple qu'on ne pense. L'A. fournit les détails utiles à sa réalisation : physiologie de la parole, rôle des organes de la phonation, même de l'oreille (pp. 46-49), sonorité des voyelles et des consonnes avec leurs nuances, liaison entre elles, rythme propre à la chaîne verbale du français... La troisième partie (se faire écouter) insiste sur le message à communiquer et sur son interprétation. D'intéressantes annexes enseignent à étudier un texte, à le rendre selon son caractère, à se tenir sur la scène, à cultiver sa mémoire. Pour finir,

80 pages de morceaux à dire, prose et vers, variés, choisis avec goût, de Rutebeuf à nos jours, nos poètes inclus. Louons ici : la transcription constante de l'alphabet phonétique international (59-60); la conservation du son un, qui ne doit jamais devenir in; le refus de lier la négation non au substantif ou à l'adjectif qui la suit : non / engagé, au lieu de l'agaçant « non(ne)-engagé » (152); le souci de garder l'accent final, même quand le débit suggère un autre accent (148, 172, 208), et de même le son léger de l'e muet non éliidé dans les vers (209, 226); une belle analyse phonétique et rythmique de « Recueillement » (Baudelaire)... Mais il y aurait quantité de fautes à signaler. De langue : « sur scène », pour sur la scène ou en scène; « de suite », pour tout de suite; après qu'il « ait » été, pour eut été; de façon « à ce » que, pour de façon que, etc., etc.; de prononciation : « ek-sétéra » (horreur !), pour et(te)cétéra; « autonôme », pour autonome (les deux derniers o sont ouverts et brefs); « exa », pour exact (et le c et le t de la fin doivent s'entendre); et des dizaines d'autres. Recommandons le français universel, mais parlons-le bien.

Joseph D'ANJOU.

Littérature canadienne

Suzanne PARADIS : *François-les-oiseaux*. *Nouvelles*. — Québec, Garneau, 1967, 160 pp., 19 cm.

LES DIX NOUVELLES de ce livre sont pleines de fraîcheur et de poésie. Le regret du paradis perdu de l'enfance, le désir de forcer le royaume de la folie, la magie des prénoms concourent au charme du recueil. S. Paradis sonne le glas de son enfance. Mais la nostalgie de l'enfance semble parfois voulue pour le plaisir de la nostalgie plus que pour les valeurs de l'enfance : serait-ce un nouveau caprice d'une femme qui, le pourrait-elle, ne voudrait pas vraiment échanger ses bijoux et ses robes contre le monde trop mystérieux de l'enfance ?

La narration et la langue ont une beauté formelle, plastique, exagérée cependant dans le conte éponyme.

D. MACCABÉE.

1855 est, rue Rachel, Montréal 34.

André GIL : *Désormais comme hier*... Coll. "Nouvelle-France", 16. — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1967, 151 pp., 20 cm.

AVEC INTELLIGENCE ET SIMPLICITÉ, André Gil ressasse ici certains thèmes existentialistes : on a peur de la vérité, il y a trop de gens satisfaits, nos actes sont gratuits, tout est absurde, etc. Son personnage principal est un lâche sartrien. Il se croit d'abord différent des autres à force de lucidité, mais, un beau jour, il doit se rendre à l'évidence : "L'ennuyeux, c'était qu'il n'y avait aucun de nos gestes, même ceux qu'on croyait les plus libres, qui nous appartenaient." Cette lumière lui vient lors d'une "coucherie" : "Les fesses de Josée, c'était le bas-ventre de Renée dans 'Erostate' il s'en souvenait maintenant. Complètement éccœuré, il murmura en souriant : "tes fesses prouvent la non-existence de la liberté." (P. 146.) (A chacun sa voie de connaissance !) Vaut tout aussi bien, en conclut Robert Dupont, retourner à sa femme légitime, qu'il a trompée et qui l'a trompé. Ce sera "désormais comme hier" : "Il la connaissait trop pour l'aimer." (44.) André Gil écrit avec soin. Ses phrases, mesurées et pesées, disent sobrement, mais correctement. Les paragraphes, nombreux, résultent d'un louable souci de clarté; et d'un découpage savant seize chapitres d'une longueur sensiblement égale, répartis en deux groupes de huit. La première partie, malgré certaines répétitions (v.g. 41-42), a plus d'allant que la seconde; celle-ci souffre d'épuisement, l'introspection ayant tourné court ou, plus probablement, achevé de faire le vide. A l'œuvre entière manquent une profondeur et une originalité que l'habileté d'André Gil ne pouvait pas compenser. Mais c'est un premier roman, et il nous en fait heureusement désirer un second.

René DIONNE.

VIENT DE PARAÎTRE

LA CORRESPONDANCE D'ÉRASME

traduite et annotée d'après l'*Opus epistolarum*

de P.S. Allen, H.M. Allen et H.W. Garrod

Tome I, 1484-1514

traduction française sous la direction de Marie Delcourt

Cette première traduction française intégrale de la correspondance du grand humaniste, d'après le monumental *Opus Epistolarum*, rendra maintenant accessible aux francophones une correspondance qui, selon Paul Van Tieghem, est « après celle de Voltaire, [...] la plus variée, la plus riche d'idées, la plus intéressante historiquement et intellectuellement que nous puissions lire en aucune langue ». Elle fera revivre, jour après jour, non seulement la vie d'Érasme, qui forcément sera mieux connue, mais toute cette tranche de l'histoire européenne telle qu'Érasme l'a vécue, commentée et appréciée. L'ensemble de cet important ouvrage comportera 12 volumes totalisant environ 5 800 pages.

6 x 9½, xvi-572 pages, 1967, broché, \$9.00.

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur :

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, Québec 2.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Robert BOSC: **Le Tiers Monde dans la politique internationale**. Coll. "Tiers Monde et Développement". — Paris (13, Quai de Conti), Aubier-Montaigne, 1967, 126 pages.

Analyse, en quelques pages, des révolutions du Tiers Monde, du comportement international des Etats qui le constituent ainsi que des chances de démocratisation de la société internationale.

EN COLLABORATION: **La croissance de la population, du nombre de familles et de la main-d'œuvre jusqu'en 1980. — Inscriptions aux écoles et aux universités, 1951-1952 à 1975-1976.** — Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1967, 116 et 172 pages.

Deux études préparées pour le Conseil économique du Canada.

Robert GURIK: **Hamlet, prince du Québec.** — Montréal (1130 est, rue de la Gauchetière), Editions de l'Homme, 1968, 96 pages.

Pièce en deux actes sur les événements politiques au Québec, à partir de l'*Hamlet* de Shakespeare. Une appréciation de cette pièce a déjà paru dans *Relations* de mars 1968, p. 88.

Louis STANKÉ: **Jeux de société.** — Montréal (1130 est, rue de la Gauchetière), Editions de l'Homme, 1968, 160 pages.

Recueil de tours, de devinettes, de problèmes, de casse-tête. Nouvelle édition.

Jacques DUVAL: **Le guide de l'auto 68.** — Montréal (1130 est, rue de la Gauchetière), Editions de l'Homme, 1968, 260 pages.

Guide très pratique écrit par un spécialiste de l'automobile. Doit-on louer ou acheter une auto ? Comment s'assurer ? Quelles sont les difficultés de conduite en été et en hiver ? Quelle est la valeur des principales marques d'auto (29 essais de véhicules) ? Autant de questions auxquelles répond ce guide.

René LAURENTIN: **Flashes sur l'Amérique latine.** — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 142 pages.

Trois articles sur le Brésil, le Chili et le Mexique, suivis d'une série de documents provenant de l'Amérique latine, entre autres, du cas de conscience de Camilo Torrès et du "dossier Illich".

Laurier L. LAPIERRE: **Québec : hier et aujourd'hui.** — Toronto (70 Bond Street), The Macmillan Company of Canada, 1967, 306 pages.

Ouvrage qui porte en sous-titre: "Une anthologie de la pensée canadienne-française". Il s'agit d'un recueil de courts écrits (deux ou trois pages au plus) d'auteurs canadiens-français sur les trois thèmes suivants: 1. Vie intellectuelle et artistique; 2. Vie sociale et économique; 3. Vie politique et nationale. Ce recueil, préparé par le Centre d'Etudes canadiennes-françaises de l'Université McGill, est destiné surtout aux étudiants canadiens de langue anglaise.

SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA: **Water Resources of Canada. Ressources hydriques du Canada.** — Toronto, University of Toronto Press, 1967, 252 pp.

Texte des travaux présentés lors de la réunion de la Société royale en 1966, à Sherbrooke.

Jacques COTNAM: **Faut-il inventer un nouveau Canada ?** Coll. "Bibliothèque économique et sociale". — Montréal (245 est, boulevard Dorchester), Editions Fides, 1967, 260 pages.

Essai sur l'avenir du Canada ainsi que sur la condition du peuple canadien-français, avec considérations sur l'unité nationale, les minorités françaises, le parler français, la culture canadienne-française, etc. D'abondantes citations composent la trame de ce volume. "Nous aurions préféré, écrit l'A. à la dernière page, conclure sur une note plus optimiste mais, en dépit de toute notre bonne volonté, il nous faut avouer qu'après avoir dressé ce triste bilan de la vie canadienne, nous cachons difficilement notre pessimisme quant à l'avenir du Canada, pays bilingue et biculturel."

Réception de M. Marcel Cadieux à la Société royale du Canada. — Ottawa, Société royale du Canada, 1968, 60 pages.

Discours prononcés par MM. Gérard Parizeau, Pierre Camu et Marcel Cadieux lors de la séance de la Société royale du Canada, le 11 novembre 1967, à Ottawa.

Bibliographie rétrospective de "L'hôpital d'aujourd'hui", 1955-1966. — Montréal (4237, rue de Bordeaux), Association des Administrateurs d'Hôpitaux de la province de Québec, 260 pages. Prix: \$5.00.

Bibliographie de tous les articles parus dans la revue *L'Hôpital d'aujourd'hui*, de février 1955 à décembre 1966. Deux sections: 1. table des auteurs; 2. table des sujets.

Réponses de Pierre-Elliott Trudeau. — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1968, 120 pages.

Dans l'introduction, Gérard Pelletier présente Pierre Trudeau, un Québécois canadien. Suivent les réponses données: 1° à Pierre Olivier de la Presse, 2° lors de la conférence fédérale-provinciale de février, 3° aux journalistes, le 16 février, au cours d'une conférence de presse marquant l'entrée de P. Trudeau dans la course à la chefferie du parti libéral.

LA JOIE DE VIVRE COMMENCE AVEC JETTÉ

... une installation de Jetté est une assurance de confort !

Jetté profite de 40 ans d'expérience dans le domaine du chauffage et de la plomberie... ou plutôt ce sont les clients qui en profitent.

"Où le travail devient œuvre... chef-d'œuvre"



849-4107

360 EST, RUE RACHEL - MONTRÉAL

Norman Specialties, Inc.

ROSAIRE DESNOYERS, PRÉS.

Ameublement et accessoires de bureau

261 est, rue Craig, Montréal — 861-9879

OUVRAGES REÇUS

- DE GOEDT, Michel: **Foi au Christ et dialogues du chrétien**. Présentation de M.-D. Chenu. Coll. "Présence du Carmel", n. 10. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 207 pp.
- DE SMEDT, Mgr: **Pour un climat de liberté**. Vie personnelle et appartenance à l'Eglise. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 166 pp.
- DE VRIES, Wilhelm, S.J.: **Orthodoxie et Catholicisme**. Coll. Unité et Vérité. Traduit de l'allemand par Jean Houel. — Tournai, Desclée, 1967, 183 pp.
- EN COLLABORATION: **L'Église dans le monde de ce temps**. Etudes et commentaires autour de la Constitution *Gaudium et Spes*, sous la direction de G. Baruna. I: Textes latin et français de la Constitution. Ses présupposés historiques et théologiques. — Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 318 pp.
- EN COLLABORATION: **Cahier canadien Claudel, 5: Formes et Figures**. — Ottawa, Edition de l'Université d'Ottawa, 1967, 205 pp.
- EN COLLABORATION: **Des chrétiens interrogent l'athéisme, I: L'Athéisme dans la vie et la culture contemporaine**. Sous la direction de J. Girardi et J.F. Six. — Tournai, Desclée, 1968, 503 pp.
- GOUHIER, Henri: **Benjamin Constant**. Coll. "Les écrivains devant Dieu". — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 164 pp.
- JEAN DE LA CROIX: **Oeuvres complètes**. Traduites de l'espagnol par le P. Cyprien de la Nativité de la Vierge, C.D. Edition établie et présentée par Lucien-Marie de Saint-Joseph, C.D. 4e éd., revue et corrigée. — Bibliothèque européenne. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 1245 pp.
- KOUROUMA, Ahmadou: **Les soleils des indépendances**. — Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 171 pp.
- LAIN ENTRALGO, Pedro: **Panorama historique de la science moderne**. Traduit de l'espagnol par Paul Werrie. Préface du Dr Paul Chauchard. Bibliothèque européenne, section historique. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 435 pp.
- LALOY, Jean: **Le socialisme de Lénine**. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 317 pp.
- MELANÇON, Joseph: **Le spiritualisme de Baudelaire**. Coll. "Études littéraires". — Montréal et Paris, Fides, 1967, 185 pp.
- NOACK, Hans-Goorg: **L'insurrection pacifique de Martin Luther King**. Traduit de l'allemand par Fernand Lambert. — Paris et Colmar, Editions Alsatia, 1967, 447 pp.
- ONIMUS, Jean: **Interrogations autour de l'essentiel**. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 202 pp.
- PINTARD, J.: **Marie, dans l'Église divisée, "Mère de la Réconciliation"**. Coll. "Épiphanie". — Paris, Editions du Cerf, 1968, 192 pp.
- POGGELER, Otto: **La pensée de Martin Heidegger**. Un cheminement vers l'être. Traduit de l'allemand par Marianna Simon. — Coll. "Présence et Pensée". — Paris, Aubier-Montaigne, 1967, 412 pp.
- RAMSEY, Dr Arthur Michael: **Récents développements de la théologie anglicane**. De Gore à Temple, 1889-1939. Coll. "Unité et Vérité". — Tournai, Desclée, 1967, 293 pp.
- RENGLET, Claude: **Israël, an 20**. Les origines du Sionisme, la création de l'Etat, les conflits judéo-arabes. Marabout Université, 144. — Québec, Kanan Lée, 1967, 311 pp.
- RÉTIF, Louis: **Docker et prêtre, André Bergonier**. Un témoin qui nous interroge. Coll. "Vies et témoignages". — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 200 pp.
- RICHARD, Jean-Jules: **Neuf jours de haine, Roman**. CLF Poche canadien. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 363 pp.
- SCHURMANN, H.: **La première lettre aux Thessaloniens**. Coll. "Parole et Prière". Traduit de l'allemand par Carl de Nys. — Tournai, Desclée, 1967, 112 pp.
- SCHWANK, B.: **La première lettre de l'apôtre Pierre**. Coll. "Parole et Prière". Traduit de l'allemand par Carl de Nys. — Tournai, 1967, 141 pp.
- STROBINGER, Rudolf: **L'Espion aux trois visages**. Traduit du tchèque par Yvette Joye. — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 229 pp.
- THÉRIO, Adrien: **L'humour au Canada français**. Anthologie. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 290 pp.
- VERNEAUX, Roger: **Le vocabulaire de Kant. Doctrines et méthodes**. — Paris, Aubier-Montaigne, 1967, 201 pp.
- WANTY, Émile: **L'art de la guerre, 2: De la guerre de Crimée à la Blitzreig hitlérienne**. Marabout Université, 143. — Québec, Kanan Lée, 1967, 321 pp.
- ZERWICK, M., S.J.: **La lettre aux Éphésiens**. Coll. "Parole et Pensée". Traduit de l'allemand par Carl de Nys. — Tournai, 1967, 191 pp.
- ALAGIANI, Pierre, S.J.: **Mes prisons dans le paradis soviétique**. Traduction et adaptation française de la 6e édition italienne par Antonio Dragon. — Montréal, Editions Bellarmin, 1968, 222 pp.
- AQUIN, Hubert: **Trou de mémoire, Roman**. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 204 pp.
- AUTANT, Etienne: **Pour une évolution de l'Apostolat**. Institutions et Mission. Coll. "Recherches pastorales", 24. — Paris, Fleurus, 1968, 149 pp.
- BAILLARGEON, Georges-E.: **La Survivance du régime seigneurial à Montréal**. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 310 pp.
- BARUCQ, André: **Ecclésiaste, Qohéleth**. Traduction et commentaire. Coll. "Verbum salutis", Ancien Testament, 3. — Paris, Beauchesne, 1968, 214 pp.
- BOULANGER, Janine et MAISON, François: **Jouez avec les mots**. Coll. "100 idées Fleurus". — Paris, Fleurus, s.d. 144 pp.
- BRAULT, Jacques: **Alain Grandbois**. Présentation, choix de textes, portraits, bibliographie, facsimilé. Coll. "Poètes d'aujourd'hui", 172. — Montréal, L'Hexagone; Paris, Seghers, 1968, 190 pp.
- DE BEAURECUEIL, Serge, O.P.: **Prêtre des non-chrétiens**. Coll. "Parole et Mission", 15. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 108 pp.
- DE SAINTE-MARIE, Etienne, O.C.D.: **Pas à pas avec Jean de la Croix**. — Paris, Nouvelles Editions Latines 1968, 187 pp.
- DUHAMEL, Roger: **L'air du temps**. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 203 pp.
- FOURNIER, Roger: **Inutile et adorable**. CLF poche canadien. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 218 pp.
- FOURNIER, Roger: **La voix, Roman**. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 230 pp.
- HUNTER, A. M.: **Introduction à la théologie du Nouveau Testament**. Traduit de l'anglais par C. Tunmer, O.P. Coll. "Lire la Bible", 13. Paris, Editions du Cerf, 1968, 168 pp.
- MARAVAL, Jean-Baptiste: **Religieuses et évangélisation après Vatican II**. Coll. "La religieuse dans la pastorale d'aujourd'hui", 13. — Paris, Fleurus, 1968, 275 pp.
- MOISAN, Clément: **Henri Bremond et la poésie pure**. Coll. "Bibliothèque des lettres modernes", II. — Québec, Les Presses de l'Université Laval; Paris, Minard, 1967, 245 pp.

Provost

Réparations d'automobiles
de toutes marques

Débossage

Soudure électrique — Peinture

Équilibrage des roues

Pièces et accessoires

PROVOST AUTO ÉLECTRIC, Ltée
8305, boul. St-Laurent 387-7133

LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE

L'UNIVERSITÉ SAINT-PAUL

OTTAWA

NOUVEAU PROGRAMME D'ÉTUDES

comportant trois cycles

Premier cycle :

l'ensemble des matières théologiques fondamentales (Écriture Sainte, Histoire, Dogme, Morale...) couronné, après trois ans, par un baccalauréat civil et canonique;

Deuxième cycle :

études supérieures conduisant à la licence et à la maîtrise;

Troisième cycle :

recherches en vue du doctorat civil et canonique (P.D., D.Th.).

Bibliothèque exceptionnelle

Plus de 150,000 volumes spécialisés et plus de 1,000 périodiques.

Pour tous renseignements,
s'adresser au

Secrétariat,

Faculté de théologie,

UNIVERSITÉ SAINT-PAUL,

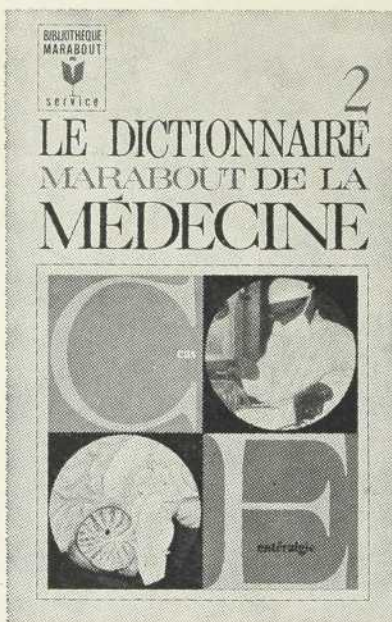
223, rue Main,

Ottawa 1er, Canada.

Tél.: (613) 235-1421

marabout

actualité



**Dictionnaire Marabout de la
médecine
Tome 2**

L'avis de la presse après le tome 1 :

« En entreprenant la publication d'un dictionnaire de la médecine « familial » dont le tome I vient de sortir, la collection Marabout réussit pour la première fois à mettre à la portée du non-initié le langage du spécialiste. La vulgarisation du jargon médical n'est pourtant pas toujours chose aisée. Il semble cependant cette fois que le but est atteint, sans pour autant que le sens des mots soit déformé. »

(Sciences et Avenir, Février 1968)

« La collection « Marabout Service » nous offre un nouveau livre dont je garantis le succès certain... Ce dictionnaire de médecine, comme les livres similaires ne remplacera pas le médecin mais il permettra au moins au profane de mieux connaître l'univers infini du corps humain et des maladies, et d'en parler sans dire trop de bêtises. La présentation de cette œuvre est telle que le Dictionnaire est facile à consulter. Il rendra service à tout le monde. »

(L'Echo de la vente — Janvier 1968)

« Vous apprendrez beaucoup de choses en lisant ce dictionnaire. Et même si vous n'aimez pas ce qui se rapporte aux questions médicales, vous aurez du mal à vous détacher de sa lecture. »

(La vie catholique illustrée — 14 février 1968)

« Ce dictionnaire, à la page, facile à consulter, est digne de prendre place dans la bibliothèque familiale. »

(La libre Belgique — 10 février 1968)

« Une heureuse initiative de cette collection, intelligemment menée. »

(Le journal du dimanche — 11 février 1968)

« De A (groupe sanguin) à C (caryotype), ce dictionnaire établi par 34 spécialistes, révèle les merveilles du corps humain et le fonctionnement des organes, souligne ce qu'il faut faire pour préserver ou rétablir sa santé, pour rendre de précieux services grâce à sa rubrique « Que faire ». Les illustrations sont abondantes et la lecture facile. A avoir sous la main en attendant le médecin. »

(Le bulletin du livre — 15 janvier 1968)

Marabout Service
Prix suggéré : \$ 2,10 le volume

marabout



service